



Échanges de vœux en famille lors de l'arrivée de l'An 2000



Sur le coup de minuit, la chute de ballons, à l'aréna le 1^{er} janvier 2000

LES FÊTES DE L'AN 2000

En 1998, un comité fut formé pour l'organisation d'une soirée soulignant le passage à l'an 2000. Cet organisme, nommé « Comité giltois de l'An 2000 », planifia cette soirée qui se déroula le 31 décembre 1999 à l'aréna de Saint-Gilles.

Près de 800 personnes assistèrent à la soirée, venues principalement de Saint-Gilles et des environs. Pour l'occasion, le centre récréatif avait été magnifiquement décoré en salle de bal. Les rampes de la patinoire avaient été revêtues de tissus et de papier métallique. Un écran géant avait été installé d'où on pouvait suivre les festivités entourant l'arrivée de l'an 2000 à travers le monde. Des arbres illuminés avaient été disposés à plusieurs endroits dans l'aréna. Des feuilles de styromousse recouvertes d'un plancher en bois ont été disposées sur toute la surface de la patinoire. Un système de chauffage d'appoint au propane fut installé pour chauffer la salle adéquatement. Un orchestre et l'Ensemble folklorique de Lotbinière se relayaient continuellement pour l'animation de la soirée. Peu avant minuit, Karine et Mylène Boutin donnèrent un spectacle de ballet-jazz, alliant la gigue ancienne à la danse contemporaine. Sur le coup de minuit, des centaines de ballons venus d'un grand filet juché au plafond de l'aréna se sont dispersés sur les convives occupés à s'échanger leurs

meilleurs souhaits, pendant que les confettis fusaient sur la piste de danse. Un buffet fut servi en fin de soirée et les invités purent fêter tard dans la nuit.

Le comité avait publié un calendrier souvenir de l'an 1999, lequel était agrémenté de photos d'époque représentant des scènes de la vie quotidienne à Saint-Gilles, au fil des saisons.

Le comité organisateur était composé d'Alain Bolduc, président, Rénaud Montminy, vice-président,

Ginette Deschênes, secrétaire, Nathalie Aubert, trésorière, Pierre Fortier, Pierrette Aubert, Bernard Aubert, Bruno Lemay, Michel Giguère, Gustave Grondin et Rémi Côté.

Le bilan de l'organisation de cette soirée fut de 26 000 \$ pour les revenus et de 25 000 \$ pour les dépenses. Les surplus furent remis pour terminer les travaux au préau du parc municipal.

Les personnes présentes au centre récréatif le 31 décembre 1999 ont gardé un merveilleux souvenir de cette soirée de bal.



L'Ensemble folklorique de Lotbinière en spectacle lors de la fête de l'An 2000, à l'aréna, le 31 décembre 1999



CHAPITRE XII

Les éphémérides

Dans le présent chapitre, le lecteur retrouvera, sous forme de notice, quelques dates importantes de la petite histoire de Saint-Gilles, ainsi que quelques renseignements.

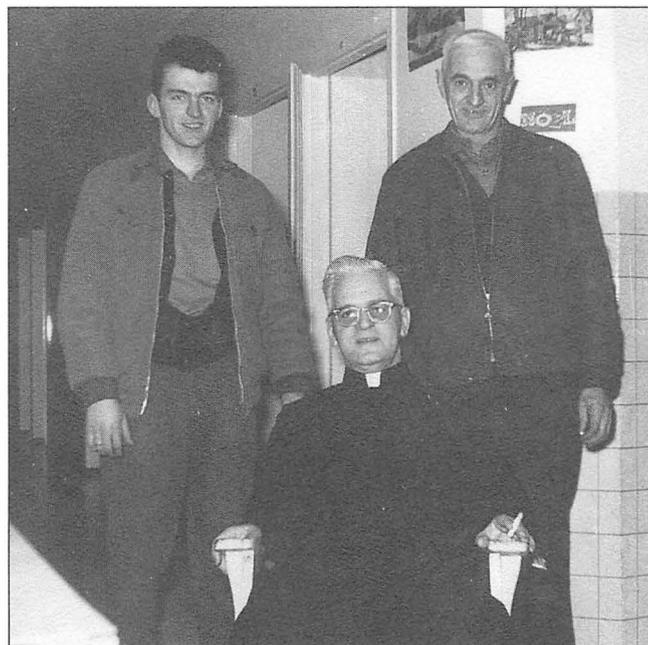
QUELQUES DATES

| | | | |
|------------------------------|--|------------------|--|
| 30 mai 1876 | Levée du deuxième presbytère. | 23 mai 1914 | La «Salle publique» est transportée chez monsieur Honoré Demers. |
| 30 septembre 1876 | Arrivée du curé, monsieur l'abbé Richardson, à 3h00 de l'après-midi. | 27 novembre 1914 | Monsieur le curé entre dans son presbytère tout neuf. |
| 1 ^{er} octobre 1876 | Célébration de la première messe depuis le jour de Pâques de la même année. | 20 mai 1915 | Ouverture de la nouvelle beurrerie. |
| 5 juin 1881 | Première assemblée pour la construction de l'église. | 6 août 1915 | Feu dans les rangs Sainte-Anne et le Bras. |
| 28 août 1881 | Lecture du décret permettant la construction de l'église. | 22 mai 1918 | Bénédiction de la statue du Sacré-Cœur en face de l'église. |
| 25 juillet 1882 | Début des travaux de la levée de l'église (par la sacristie). | 22 août 1918 | Incendie du coin. |
| 14 octobre 1882 | Le clocher est fini. On y monte la cloche. | 28 février 1925 | Tremblement de terre. |
| 11 juin 1883 | Exhumation des corps de la cave de la vieille église pour les transporter au cimetière. | | |
| 17 juin 1883 | Dernière messe dans la vieille église qui est vendue le même jour. | | |
| 24 juin 1883 | Célébration de la première messe dans la nouvelle église. | | |
| 23 juillet 1883 | Premier mariage à être célébré dans la nouvelle église, celui de Mike Foy et Anne Gagné. | | |
| 6 août 1887 | Conversion des mesures françaises en mesures impériales. | | |
| 14 février 1891 | On trace la ligne du chemin de fer. La construction en sera refusée plus tard. | | |
| 29 juin 1891 | Bénédiction de la croix du rang St-Pierre. | | |
| 28 mai 1894 | Ouverture de la fromagerie de monsieur Nazaire Demers. | | |
| 24 avril 1902 | Messieurs David Demers, Félix Flamand et Édouard Drouin partent pour l'Alaska. | | |
| 1 ^{er} juin 1903 | Éclipse totale du soleil. | | |
| 20 juillet 1903 | Première utilisation du corbillard. | | |
| 20 août 1904 | Début de la construction de la ligne téléphonique à Saint-Gilles. | | |
| 26 octobre 1904 | Téléphone chez monsieur Alexis Montminy, au magasin général. | | |
| 19 mars 1911 | Bénédiction du drapeau de l'Union St-Joseph. | | |
| 13 septembre 1913 | L'eau dans les maisons du village par l'aqueduc de monsieur Nazaire Demers. | | |



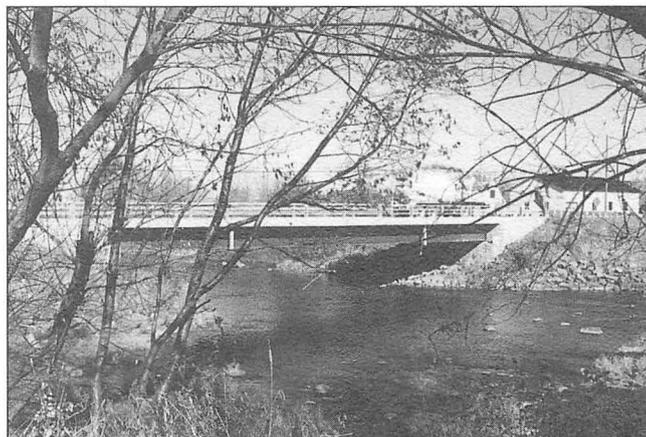
La croix de chemin du rang Saint-Pierre vers 1935

- 18 décembre 1926 Nous avons l'électricité de la St. Francis Light & Power Co.
- 1^{er} janvier 1927 795 âmes, 140 familles, 524 communiants.
- 5 février 1927 Les cloches arrivent. MM. William (Bill) Taylor, Dollard Bilodeau et A.G. Montminy se sont chargés d'en faire le transport de la gare à l'église. Bénédiction des cloches à l'église.
- 12 juin 1927 Assemblée contradictoire à Saint-Gilles. W. Laliberté, conservateur, J.A. Verville, libéral, assisté de Jules Poisson et de l'Honorable Francoeur. Assistance de 1200 à 1500 personnes la plus grosse foule à Saint-Gilles depuis la bénédiction des cloches.
- 6 juillet 1930 Population 884 âmes, 150 familles, 20 baptêmes, 12 sépultures (8 grandes et 4 petites) et 6 mariages.
- 31 décembre 1930 Nous entendons à Saint-Gilles la voix de Sa Sainteté le pape Pie XI, par radio. La réception est très bonne.
- 12 février 1931 Bénédiction du pont du rang Bras nord.
- 26 juillet 1931 Le moulin à scie de monsieur Georges Demers brûle.
- 24 mars 1936 Bobby Crane est le dernier Anglais protestant à être enterré à Saint-Gilles.
- 13 août 1940 Recensement par monsieur le curé 1070 âmes, 210 familles.
- 17 octobre 1943 Décès de madame A.D. Ross à l'âge de 81 ans et 10 mois.
- 15 mars 1944 Fin du rationnement sur le beurre.
- 9 juin 1947 Fin du rationnement sur le sucre (était en force depuis juillet 1942).
- 3 novembre 1947 Deux avions atterrissent dans le champ de monsieur F.-X. Delage vers 3h00 de l'après-midi.
- 14 mars 1949 400 à 500 hommes combattent le feu qui ravage la seigneurie depuis mardi passé.
- 24 août 1949 Bénédiction du pont O'Hurley.
- 6 août 1950 Le moulin de monsieur Alfred Béland est détruit par le feu.
- 14 août 1953 Premier dimanche avec l'orgue à la messe.
- 11 octobre 1953 Quête pour le Grand Séminaire.
- 12 mai 1957 Bénédiction de la statue Notre-Dame de Lourdes.
- 28 septembre 1958 Bénédiction du Foyer de Saint-Gilles. Les deux premiers pensionnaires sont monsieur Émile Montminy et mademoiselle Marie-Jeanne Montminy.
- 3 décembre 1961 Conflagration à Saint-Gilles. Quatre maisons brûlent.
- 30 avril 1965



Bénédiction du Foyer de Saint-Gilles, le 3 décembre 1961. De g. à d., Réjean Montminy, Paul-Émile Méthot, curé, et Valère Bolduc

- Novembre 1972 Participation de Saint-Gilles à la Soirée canadienne (C.H.L.T. Sherbrooke).
- 10 mars 1973 Madame Aline Lepage est élue championne provinciale du concours des chansons à répondre à Sherbrooke.
- 16 avril 1985 La rivière Beauvillage emporte Rémi Grondin, lors d'une pratique en vue de la course en canots.
- 30 novembre 1997 Bénédiction et inauguration du nouveau pont du village lequel sera baptisé pont Alfred-Béland le 3 juillet 2000.



Le pont Alfred-Béland, en octobre 2002





Louis Guay et son cheval de course, Prince OK, vers les années 1939-1940

QUELQUES RENSEIGNEMENTS

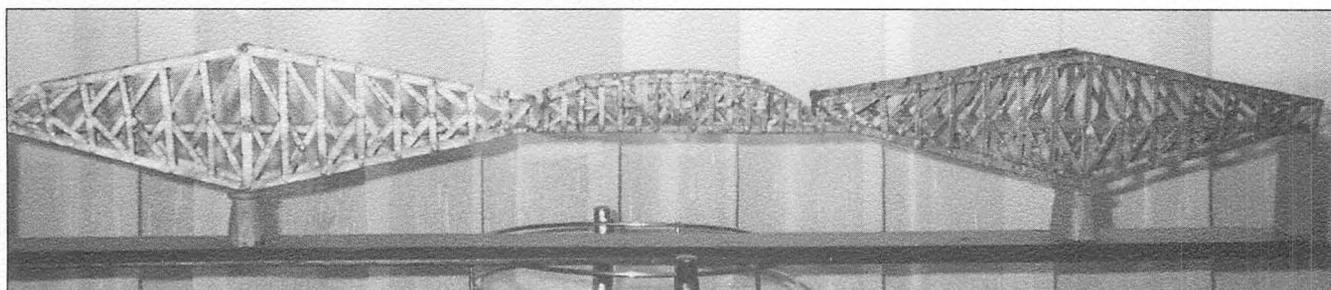
- Les premières automobiles à Saint-Gilles appartenaient à monsieur le curé Paquet et à monsieur Jean-Baptiste Demers.
- Le magasin de monsieur Narcisse Dionne était situé sur l'emplacement de la résidence qui appartenait à monsieur Aimé Labonté.
- Vers 1815, un important cirque américain, venant de Boston et se dirigeant vers Québec, séjourna dans notre village.
- À l'automne 1926, la St. Francis Light & Power Co. a promis l'électricité dans l'église de Saint-Gilles pour la messe de minuit si des bénévoles venaient les aider à ins-

taller les poteaux, ce qui fut fait.

- Au début des années 1900, il existait une piste de courses de chevaux à Saint-Gilles et elle était située dans le secteur actuel des rues Martineau et Aubert.
- Monsieur Alexis Tremblay de Saint-Gilles, alors qu'il travaillait dans les chantiers, est le jeune homme qui a inspiré M^{re} Félix-Antoine Savard lorsqu'il a imaginé le héros Alexis Tremblay dit Le Lucon de son célèbre roman Menaud, maître-draveur.
- Le 16 septembre 1916, lorsque la travée centrale du pont de Québec est tombée pendant que les ouvriers s'affairaient à la hisser en place,

deux jeunes hommes de Saint-Gilles furent témoins de la scène. Les frères Amédée-Gilles et Antonio Montminy, passionnés par ce chef-d'œuvre d'ingénierie, se rendaient souvent à Saint-Nicolas, d'où, assis sur la grève, ils observaient les travaux de construction.

- Vers la fin des années 1960, monsieur Marcel Delage installe dans la vitrine de son magasin de meubles une des premières télévisions couleur à Saint-Gilles. Plusieurs personnes s'attourent, par les beaux soirs d'été, pour venir admirer cette nouveauté.



Maquette métallique du Pont de Québec, à l'échelle, réalisée par Antonio Montminy

Quelques us et coutumes



Dans la plus pure tradition québécoise, la famille Henri Marcoux prenant place autour de la table pour le repas. En faisant le tour de la table, à partir de la gauche, Chantal, Henriette, Colette, Carole, Nicole, Gaétane, Lise, Henri Marcoux et son épouse, Clara Lehoux, Yvon, Jean-Claude, Jeannot, Gaston, Victorin et Michel.

Les soirées d'autrefois

On ne s'est jamais ennuyé à Saint-Gilles. Pendant longtemps, comme partout ailleurs, on danse dans les maisons. C'était les traditionnelles « soirées canadiennes ».

Puis, un beau jour de l'été 1940, arrivèrent les Indiens Chief White Eagle, Tex, Lagacé, Patenaude et compagnie. Ils faisaient toutes sortes de choses: ils chantaient (la chanson préférée de Patenaude était « Ce soir ma Ninon », ce qui n'était pas précisément un chant de guerre), ils jouaient de l'accordéon, du violon, ils pouvaient vous dessiner votre portrait en un tour de main et ils vendaient du liniment et des tisanes pendant les entractes.



Mais surtout, ils donnaient à nos artistes locaux la chance de se faire valoir pour la première fois en public, la chance de monter sur les planches, c'est le cas de le dire, le spectacle ayant lieu sur les piles de planches à côté de la résidence de monsieur Nazaire Demers... Ils revinrent et connurent toujours un succès monstre.

En 1945, la salle municipale fut construite et le théâtre connut une grande vogue à partir de cette année-là. On put applaudir des comédiens célèbres faisant partie de troupes de Québec et de Montréal. Denise Pelletier, Jean Duceppe, Paul Guèvremont, Paul Berval, Jean-Louis Paris, Pierre Thériault, J. Léo Gagnon, Lucie Mitchell, Noël Moisan, Maurice Beaupré avaient été invités à donner le spectacle le soir de la célébration des fêtes du 100e anniversaire de l'arrivée du premier curé résidant à Saint-Gilles, en 1942.

Parmi les pièces de théâtre jouées à la salle municipale, mentionnons « La fille au cœur de pierre », « L'esprit du mal », « Un crime au village », « La porteuse de pain » et « Quand l'amour meurt ». La mode était surtout aux mélodrames.

En avril 1946 eut lieu la première grande soirée d'amateurs jamais organisée à Saint-Gilles.

En 1947, « En chantant dans le



Une troupe de théâtre posant devant le magasin de Nazaire Demers. De g. à d., à l'arrière, Marguerite Demers, Cécile Côté, Aline Côté, Anna Demers, Florence Demers, Mélanie Demers; à l'avant, Charlotte Demers, Rachel Lemieux et Hélène Tardif

vivre », la troupe d'Edgard Goulet vint dans notre paroisse pour la première fois.

Cette année-là, on accueillit aussi un réputé chanteur français, Jean Clément. On se souvient de ses deux plus célèbres chansons: « Sur mon chemin, j'ai rencontré » et « Un souvenir, c'est l'image d'un rêve ».

En 1949, La Passion regroupant des acteurs prestigieux de Montréal fut vraiment le spectacle de l'année. C'est en 1949 aussi que débuta la série des films du samedi soir qui connut un

grand succès.

Nos artistes locaux montèrent aussi des pièces de théâtre qui furent jouées non seulement ici à Saint-Gilles mais aussi dans des paroisses voisines. Mentionnons entre autres « L'hirondelle du faubourg », « Marie à la grâce de Dieu » et « Fabiola ».

La salle municipale fut également témoin de divers spectacles, des séances d'hypnotisme aux tours de magie, en passant par les galas de lutte. On y a même vu une fois un lutteur affronter un ours (dompté et aimant le Coke) dans une cage.

L'avènement de l'aréna donna lieu également à des spectacles d'envergure où les spectateurs ont vu défiler Édith Butler, Claude Landry, Angèle Arsenault, Louis Bilodeau, André-Philippe Gagnon et même le Grand Antonio.

LA VIE DU PIONNIER

Au début du siècle dernier, le colon ne pouvait pas compter sur l'aide des gouvernants dans son œuvre de défrichement. Si la milice ouvrait les routes principales, les chemins de pénétration étaient à la charge des propriétaires frontaux et du seigneur. Aucun subside n'était donné, aucune prime pour l'abattis ou le labour ou encore pour les constructions.



Les actrices jouant au théâtre chez Nazaire Demers. De g. à d., à l'arrière, Alexina Aubert, Florence Demers, Marguerite Demers et Aline Côté; à l'avant, Charlotte Demers, Mélanie Demers, Hélène Tardif, Cécile Côté, Rachel Lemieux et Anna Demers



Daniel Shallow travaillant sur sa terre vers 1935



Daniel Shallow et son oncle Barney Shallow, au milieu des années 1930

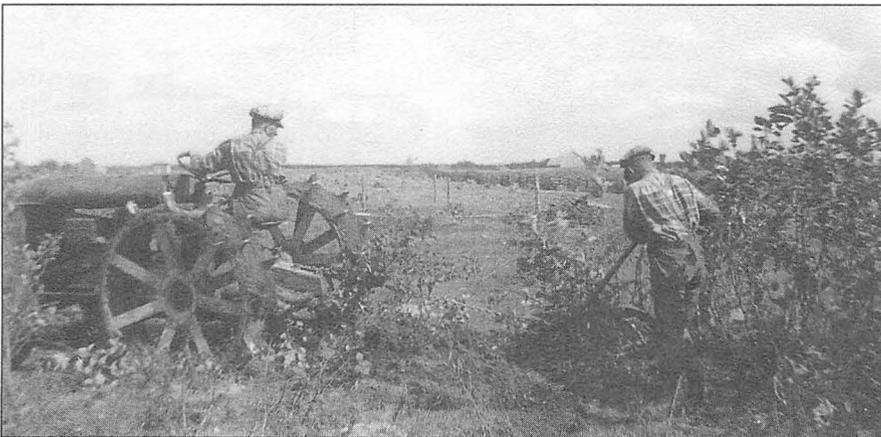
Comme le commerce du bois périlait au Canada, les colons, surtout ceux établis dans les profondeurs de la forêt, devaient brûler sur place les magnifiques arbres qui encombraient

le sol. Bien souvent le soir, les ombres de Saint-Gilles s'illuminaient de ces bûchers. La cendre était lavée et le résidu des sels minéraux, appelé *sâle* (*salt*) ou potasse, était échangé pour de

la farine et autres objets de première nécessité.

On construisait les maisons pièces sur pièces, équarries à la hache, lambrissées et plafonnées de planches, sciées sur la longueur. Cela représentait un travail très pénible. Le toit pointu était recouvert de paille de seigle, de bardeaux de cèdre ou de pin faits à la plane. Le plancher en bois mou s'entretenait difficilement. Nous étions bien loin du confort des maisons actuelles.

Une grande cuisine, servant de salon, d'atelier à l'occasion, de salle à manger et parfois de chambre à coucher avec son banc-lit, occupait une moitié de la maison. L'autre moitié était divisée en chambres. Le grenier logeait les enfants et les provisions. Le banc des eaux tenait lieu d'évier.



On fait de la terre neuve chez les Tailleux; sur le tracteur à roues de fer, Raymond, et à l'arrière, son père Absalon





Adélarde Tailleux et son épouse, Alexina Montminy, fabriquant du savon

Les colons faisaient preuve d'ingéniosité pour confectionner, de leurs mains, tous les objets nécessaires au vêtement, au mobilier et pour les outils. Ils faisaient tous les métiers. Il y avait bien quelques artisans, vingt et un en 1832 à Saint-Gilles, mais la plupart, sans argent, devait se passer de leurs services. Le colon était charpentier, menuisier, cordonnier, charron, ferrait ses chevaux. Son épouse était couturière, boulangère, cuisinière, tisserande et fileuse. De plus, elle aidait

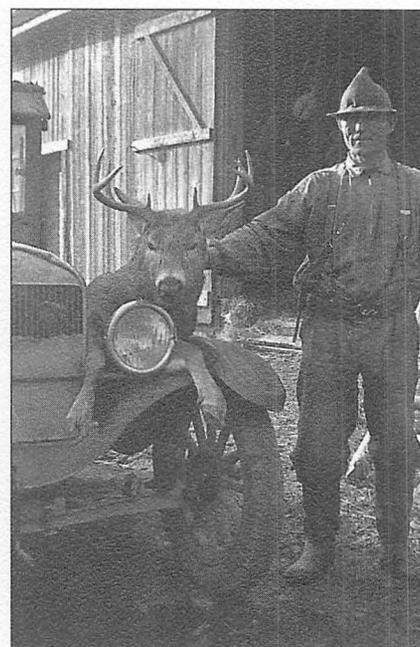
aux travaux des champs. Le colon devait aussi connaître les médecines usuelles pour lui, les siens, et pour les animaux.

Le médecin n'était pas à la porte et la variole, la diphtérie et toutes les maladies contagieuses revêtaient une fréquence ou une malignité plus grandes que de nos jours à cause de l'ignorance des causes de la contagion.

Les habitants de la seigneurie furent certainement alertés par l'épidémie de choléra ou typhus apportée au Canada



Au début des années 1900, la cour du moulin à scie à Pointe Saint-Gilles



Daniel Shallow revenant de la chasse, vers 1945, avec son Ford

par les immigrants irlandais en 1832. Bien que les archives de Saint-Gilles ne soient pas explicites à ce sujet, nous savons que plusieurs familles irlandaises arrivèrent dans Saint-Gilles en cette année 1832. À Saint-Nicholas, la paroisse mère de Saint-Gilles, 234 personnes furent atteintes de cette maladie et il y eut 13 victimes. À Québec, selon les mémoires du docteur Olivier Robitaille, le typhus se déclara le 8 juin et le 15, il y avait déjà 143 décès, alors que la population était de 40000 âmes.

Le quart des citoyens, fuyant la maladie, abandonnèrent leurs demeures pour se réfugier à la campagne. Du 15 au 20 juin, jours de terreur, on inhuma 711 cholériques. Du 8 juin au 2 septembre, 2218 décès furent enregistrés et l'épidémie ne fut enrayerée que le 4 novembre. Deux ans plus tard, une nouvelle épidémie de choléra se déclara, du 7 juillet jusqu'au 8 septembre, et il y eut 1282 décès. Aux dires des anciens, cette maladie aurait causé quelques décès à Saint-Gilles.

(Réf.: Médecine au Canada, bulletin médical, D' Ahern)

LA POINTE SAINT-GILLES

Autrefois appelé Fief Saint-Félix, ce coin de la seigneurie était très actif. On le nomma aussi Moulin Têtu Village. Aujourd'hui, c'est Pointe Saint-Gilles.

La proximité de la rivière Noire et de la rivière Beurivage faisait de ce lieu un site idéal pour la construction de moulins et pour l'installation de différents commerces.

Le premier moulin, construit par Thomas Têtu vers 1830, était une bâtisse de 30 pieds sur 50 pieds, en pièces de pin rouge de 12 pouces carrés; il avait trois étages. En bas, il y avait le foulon pour fouler l'étoffe et les turbines actionnées par l'eau de la rivière. Au deuxième étage, on sciait le bois et au troisième se trouvait le moulin à carder. Deux machines cardaient la laine, un piqueur et un démêleur duquel la laine « loose » sortait pour tomber dans une grande pièce de velours. Les paquets de laine étaient attachés avec des épines de snelles. Des bardeaux, fabriqués au moulin, en recouvrait le toit.

Vers 1855, monsieur Nazaire Têtu construisit et géra le moulin à farine sur la rivière Beurivage. On dit que le moulin fonctionnait jour et nuit à cette époque car les gens de toutes les paroisses, de Saint-Nicholas à Leeds, venaient y faire moudre. On faisait la farine de blé, d'orge, de sarrasin,

d'avoine et de seigle. Une meule de pierre de huit pieds de diamètre et de deux pieds d'épaisseur moulait les grains. Le propriétaire gardait en paiement le huitième de la quantité de farine moulue; on avait une mesure à cet effet. Le moulin était encore en opération quand il brûla 54 ans plus tard.

La maison de la famille Têtu mesurait 30 pieds sur 40 pieds et avait deux étages. Faite de pièces de pin de 12 pouces carrés, elle était où se trouve actuellement la maison ayant appartenu monsieur Hugues Labonté, près de la croix de chemin. Dans cette maison, on logeait également les employés du moulin; elle a aussi servi de bureau de poste pendant 40 ans. Une petite épicerie s'y trouvait et une grande chambre noire qu'utilisait le photographe Laroche pour y finir les photos quand il venait à Saint-Gilles.

Monsieur Pierre Cauchon avait érigé un moulin sur la rivière Noire, vis-à-vis de Simon Laroche. C'était le premier moulin avec scie ronde, celui de Thomas Têtu étant à châsse. Lorsqu'il vendit, c'est ce dernier qui acheta l'installation.

Vers 1850, les Dionne arrivent au Moulin Têtu Village (Pointe Saint-Gilles). Monsieur Narcisse Dionne ouvre un magasin général. L'entreprise devient vite prospère et, à une certaine époque, il y a des employés et une

quinzaine de bâtisses entourant le magasin. C'est le plus gros magasin dans la région et le point central du secteur.

Vers 1870, au même endroit, outre les moulins et la maison Têtu, il y avait ce magasin de Narcisse Dionne; la maison qui servait aussi d'auberge et qui devint un hôtel seulement, à partir de la deuxième génération; le relais à partir de 1887; un ferblantier, Jean-Baptiste Dionne (plus tard Alfred Têtu le remplaça); on fabriquait et vendait des chaudières, des tôles et autres objets; un forgeron, monsieur Croteau; un sellier, monsieur Beaudoin; le bureau de poste chez Thomas Têtu.

Les colons de plusieurs paroisses venaient acheter leurs provisions ou échanger des produits de la ferme pour des chaussures, des vêtements et des outils.

Les voyageurs y faisaient graisser les roues de leurs voitures pour une « cenne » la roue. Dans le temps, les essieux étaient en bois et il fallait les graisser tous les vingt milles avec une graisse spéciale. On raconte qu'un jour, un voyageur s'arrêta chez les Dionne pour faire graisser les essieux de sa voiture. Comme il n'avait que trois sous, on graissa trois roues seulement.

Les banques, magasins, bureaux de poste étaient ouverts le soir ainsi que le dimanche, alors que chacun voyait à ses affaires tout en venant à la messe.

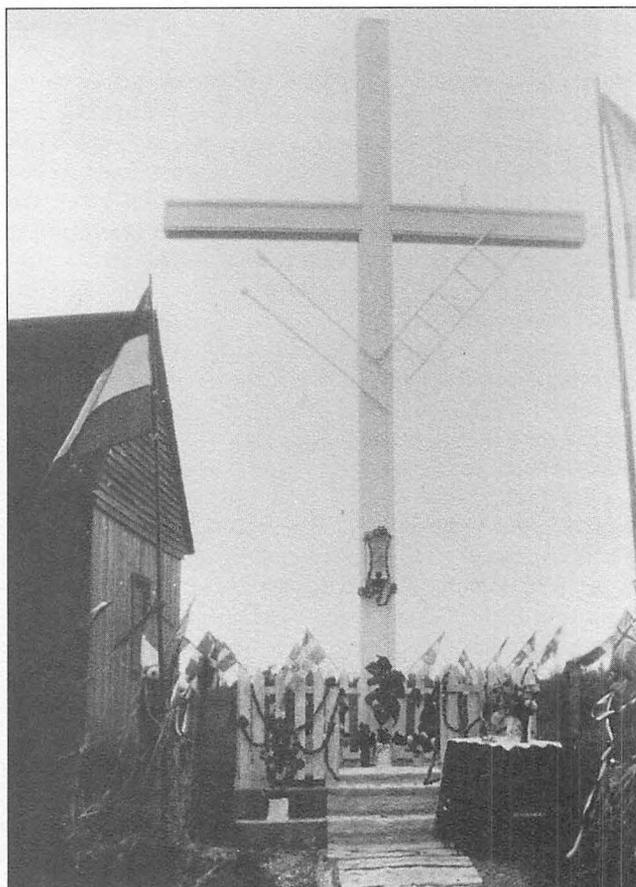


La Pointe Saint-Gilles à l'été 1958





Bénédictio de la croix de chemin par le curé Bouchard, à Pointe Saint-Gilles



Croix de chemin du rang Sainte-Anne vers 1939

LES CROIX DE CHEMIN

La croix de chemin était très importante pour les colons. C'était un lieu de réunion pour réciter le chapelet. On y faisait la prière durant tout le mois de mai. On s'y réunissait aussi pour prier à l'occasion d'un feu ou d'une autre épreuve, ou encore si on ne pouvait aller à la messe le dimanche. Un cortège funèbre s'arrêtait toujours en passant devant une croix de chemin; on récitait quelques litanies et on repartait.

LES FUNÉRAILLES

Dans nos campagnes, l'entrepreneur de pompes funèbres et le salon mortuaire n'existaient pas. Seulement les personnes importantes étaient embaumées. Pour les gens du peuple, les choses étaient faites simplement. Deux personnes du voisinage du



Cortège funéraire se rendant à l'église

défunt, d'à peu près son âge et du même sexe, faisaient sa toilette et le revêtaient de ses plus beaux habits. On plaçait des planches sur des chevalets que l'on recouvrait d'un drap blanc et sur lequel on plaçait le mort que l'on veillait jusqu'au jour des funérailles. Un ouvrier prenait soin de fabriquer un cercueil sur mesure. Il le peignait en noir ou en brun pour les adultes et en blanc pour les enfants. Le bois était parfois recouvert de tissu piqué avec des broquettes. Quand quelqu'un mourait, il n'y avait pas de temps à perdre et chacun faisait sa corvée. On aidait la maîtresse de maison à préparer les repas et la chambre mortuaire, plus souvent le salon. Des cierges restaient allumés tout le temps et on récitait le chapelet près du mort à toutes les heures. Si le visage du défunt était trop changé, on le recouvrait d'un suaire. Pour se rendre à l'église, le matin des funérailles, on déposait le défunt dans son cercueil que l'on plaçait dans un corbillard tiré par un cheval et suivi de plusieurs voitures. Il n'était pas permis de dépasser un cortège funèbre à moins de raison très grave.

LE DÉSERTEUR

(histoire rapportée par monsieur Émile Pelletier, qui la tient de son beau-père)

Vers les années 1810, alors que les soldats défrichaient la forêt pour y construire le chemin de Craig, il arrivait que certains d'entre eux se sauvaient et se cachaient dans la forêt pour se soustraire à leur service militaire.

Il semble qu'à Saint-Gilles, dans le secteur boisé qu'on appelle aujourd'hui la seigneurie, il y eut un soldat qui s'y cacha. Il s'était creusé une tranchée qu'il avait recouverte de branches et de terre. Il s'était fait un petit jardin pour assurer sa subsistance.

On ignore combien de temps il demeura à cet endroit. Quand ce soldat fut découvert par des gens de la place, un aubergiste de Saint-Gilles lui offrit le logis, et c'est là qu'il finit ses jours. Cet aubergiste était le propriétaire du relais de diligence sur la route Québec-Boston, soit la maison ayant appartenu à monsieur Clermont Gagné.

Dans les années 1950, quand les bûcherons charroyaient le bois sur la seigneurie, à un certain endroit ils disaient: « On est rendus au désert du soldat ».

L'AVÈNEMENT DE LA DIVISION *(texte de Jacqueline Demers)*

Quand la télévision fit son apparition à Saint-Gilles, certes, ce n'était pas tout le monde qui pouvait se payer un téléviseur; seuls quelques rares privilégiés en possédaient un. Maintenant, c'est monnaie courante, mais dans le temps...

Alors, si on voulait voir ce phénomène, il fallait aller ailleurs. Je pense à la générosité de ces braves gens qui accueillent tous ces jeunes - et moins jeunes - qui envahissent leur cuisine ou leur salon. C'est surtout dans le salon que la « télévision » trônait.

Nous, nous allions chez madame Chabot et chez nos grands-parents Sylvain, déménagés depuis peu à Saint-Gilles. Certains « malcommodes » se rendaient regarder la lutte chez un couple de personnes âgées qui « y croyaient » dur comme fer; ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls. Ayant constaté que le spectacle était bien plus intéressant dans la cuisine qu'à la télé, ils se donnaient le mot pour y aller plusieurs. Certains entraient et les autres restaient dehors, à regarder par les fenêtres. Comme toujours, il y avait les bons, et les méchants qui se faisaient crier des noms. Les jeunes en remettaient, la dame mordillait son tablier, se rongait

les ongles, le monsieur boxait et à la fin du combat, partis du fond de la cuisine avec leur chaise berçante, les deux bons vieux se ramassaient le nez collé sur la t.v.

- « Bon, on va y aller nous autres; merci beaucoup ».

- « Bienvenue, vous reviendrez, gênez-vous pas ! ».

Non certain ! Bande de petits coquins, va !

Plusieurs croyaient que les téléromans racontaient la « vraie vie » des personnages; un vieux monsieur, persuadé que l'annonceur ou la présentatrice le voyaient eux aussi, partait se changer avant le début des émissions, mettait son habit, sa chemise blanche, sa cravate et répondait aux salutations: bonjour monsieur, bonjour madame (c'est lui qui avait bien peur des *tits-loups*: les ski-doo).

Mes grands-parents Sylvain avaient un groupe d'amis qui venaient jouer aux cartes presque tous les jours. Il se jouait là de méchantes parties de poule où faire un chien était l'injure suprême. Un de ces vieux amis, très gentil et probablement un peu sourd, ne parlait pas de la télévision, mais de la division. Personne n'osait lui dire que ça s'appelait té-lé-vi-sion. En tout cas, chez grand-père, la télévision, c'est grand-mère qui en avait le contrôle. Je ne sais pas si grand-père avait peur qu'elle lui pète dans la face... toujours est-il que c'est grand-mère qui allumait et qui fermait. Elle était pas mal « scrupuleuse »; quand ça ne faisait pas son affaire, c'était *off*. Ce qui la scandalisait le plus, c'était de voir les danseuses et les danseurs de ballet faire leurs *steppettes*; à l'entendre, elle leur avait toujours « toute vue ».

Pauvre mémère ! Je me demande bien ce qu'elle dirait si elle voyait tout ce qu'on voit astheure à la *division* !!



À l'ombre de mon clocher



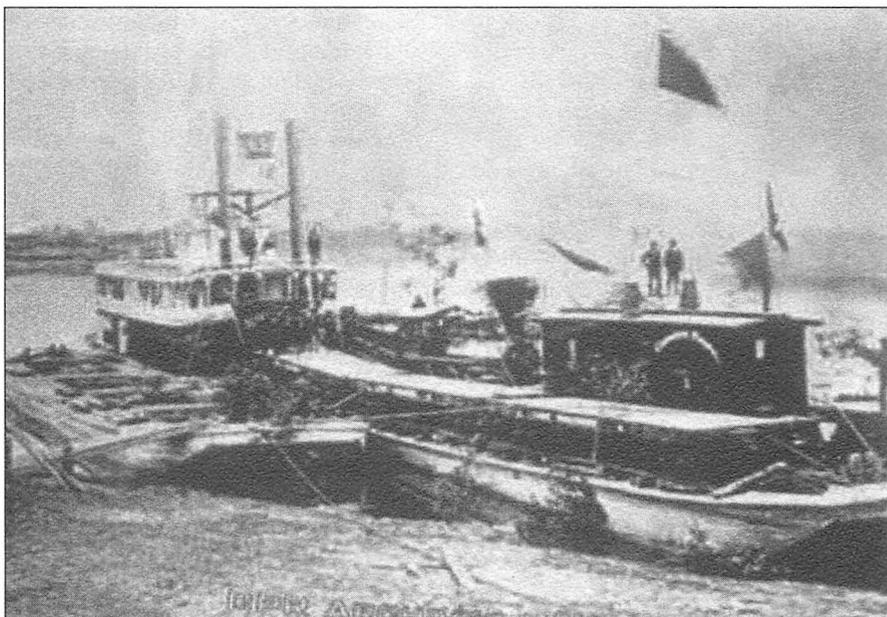
Outre l'histoire officielle, celle des beaux livres, celle des documents, des contrats, des procès-verbaux et des résolutions, il y a une histoire parallèle, celle de la vie quotidienne, celle qu'on dit, qu'on entend et qu'on raconte, mais que trop peu souvent, hélas, on écrit. Cette petite histoire rappelle les souvenirs, heureux ou malheureux, et elle ravive la mémoire. Parfois, elle soulève les passions, illumine les yeux... et crée les légendes. Dans le présent chapitre, le lecteur retrouvera, de façon éparse, et avec curiosité souhaitons-nous, de petites histoires, des anecdotes et des paroles qui nous ont été rapportées. Tantôt elles forcent l'admiration, tantôt elles nous font sourire, tantôt elles nous pincent le cœur.

Aucun ordre précis n'a été établi dans le présent chapitre, et c'est bien volontaire. Voyons ces textes rapaillés.

THOMAS CHADWICK,
INGÉNIEUR DE LOCOMOTIVE

Dans le livre *The Great Railroads in North America*, page 68, on y lit ces lignes: « La première locomotive au Manitoba et dans les Prairies canadiennes fut un engin à vapeur fonctionnant au bois (4-4-0 *woodburner*) baptisée la Comtesse de Dufferin CPR No.1. Quand les rails furent rendus à Port Arthur en Ontario, elle fut chargée sur une barge avec quelques wagons et un *tender* et elle fut transportée sur les Grands Lacs jusqu'au port de Duluth, Minnesota, puis elle roula sur des rails jusqu'à St-Paul, Minnesota. À St-Paul, elle fut chargée de nouveau sur une barge et elle remonta la rivière Minnesota jusqu'à la rivière Rouge puis la barge continua son chemin sur la Rouge jusqu'à Fort Garry (Winnipeg) ». Sur une photo prise le 9 octobre 1877, on peut voir une foule nombreuse réunie sur les rives de la rivière Rouge pour accueillir la Comtesse de Dufferin à Fort Garry. Jos Whitehead, le propriétaire, et Thomas Chadwick, l'ingénieur, sont grimés sur le toit du *tender* pour les besoins du photographe alors que les cloches des églises sonnent pour annoncer l'heureuse apparition.

Thomas Chadwick, un p'tit gars de Saint-Gilles, avait alors 22 ans, et au cours des deux décennies qui suivirent, il fut aux commandes de la locomotive qui transporta les premiers colons, militaires, trappeurs, marchands, aventuriers ainsi que toutes les denrées, machineries, équipements, matériaux et outils nécessaires à la conquête de l'Ouest. Sa carrière prit fin dans la région de Rodgers Pass, Colombie-Britannique, en février 1897, quand une explosion secoua la locomotive et un morceau de métal (*flying bolt*) frappa l'ingénieur à la tête, lui crevant un œil. Après son hospitalisation à Calgary, puis à Montréal, il revint à Saint-Gilles où il avait vu le jour en 1855. Quant à la Comtesse de Dufferin, elle est exposée toute belle à Winnipeg au coin des rues Main et Portage, et une plaque de bronze mentionne le nom de son ingénieur: Thomas Chadwick.



Arrivée de la locomotive « Comtesse de Dufferin », à Fort Garry, le 9 octobre 1877. Debout sur un wagon, le propriétaire Jos Whitehead, et Thomas Chadwick, ingénieur de locomotive, de Saint-Gilles. Ce fut la première locomotive dans l'Ouest canadien.

JAMES CHADWICK,
INGÉNIEUR DE LOCOMOTIVE

James Chadwick, fils de Thomas Chadwick et de Margaret Whitehead, mourut des suites d'une fracture du crâne occasionnée par une chute sur le plancher de béton dans la roundhouse d'Island Pound, Vermont, le 9 juin 1913. Il était, tout comme son père, un ingénieur de chemin de fer et il travaillait sur les locomotives de la Grand Trunk Railways. Depuis quelques semaines, il avait des étourdissements et il avait été affecté temporairement au *store-room* de Island Pound. Il rendit l'âme à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke.

LUCIEN DEMERS, PROSPECTEUR

En 1952, Larry Wilson écrit dans son livre *Northern Venture*: « J'ai emprunté un canot et j'ai ramé jusqu'à une petite île dans la baie des Cèdres où je rencontrai Lucien Demers et Arthur Forest, deux vétérans de la région. Forest, l'aîné, était un homme courtois et calme. Demers était une boule de feu (*ball of fire*) avec une constitution de granit quoique de petite taille (il mesurait environ cinq pieds

trois pouces et pesait à peine plus de 100 livres, mais il avait donné des raclées à des bûcherons de 200 livres). Dans le boom des années 1935, il s'était construit dans le fond des bois une auberge complète avec *blind pig* et chaise de barbier, et les clients payaient toujours promptement ».

Par une fin d'après-midi de décembre 1957, une quinzaine de clients dans le bar de l'hôtel Monaco à Chibougamau écoutent silencieusement une harangue lancée par un petit homme à l'endroit du propriétaire, un homme de haute stature: « Toé, René Tremblay, tu mesures six pieds et trois, t'es un ancien chef de police de Val d'Or pis t'en as ramassé des gros mineurs, des bûcherons pis des *pimps*... pis icitte, en tant qu'hôtelier, tu sors les faiseurs de troubles deux à la fois, un ivrogne dessous chaque bras, pis leurs pattes touchent même pas à terre. Mais moé, pour me sortir d'icitte, tu as fait venir le cheuf Boisvert pis deux autres policiers, pis ils m'ont fait parader dans les rues de la ville comme un vulgaire voyou... Bein, aujourd'hui, j'ai des p'tites nouvelles pour toé. Aujourd'hui je vais te



dire ce que je pense de toé, pis je te conseille pas de me toucher ou de faire venir les polices, parce que tu vas t'apercevoir que t'as pas affaire à une guidoune de Val d'Or ! Quand chus arrivé icitte en 35, t'allais encore à la p'tite école la morve au nez...».

Le propriétaire, René Tremblay, un homme fort et bon batailleur, laissa discourir Lucien Demers durant dix minutes sans bouger ni riposter, à la grande surprise des citoyens attablés qui connaissaient la force physique de l'hôtelier mais peu de choses concernant le minuscule prospecteur qui se vidait le cœur.

À 16 ans, Lucien Demers quitta la ferme du rang Bras nord et partit bûcher dans les chantiers de Stoneham en compagnie de Philippe Boutin, puis le duo travailla comme *lumberjacks* en Mauricie, dans le nord de l'Ontario et en Colombie-Britannique. À leur retour au Québec, ils prirent place dans un antique biplan à Oskelanéo et ils montèrent au pays de Chibougamau. Au bout de deux ans, Philippe préféra se consacrer à son métier de bûcheron et Lucien demeura dans la région du lac Chibougamau où il prospecta, développa, vendit des *claims* et fora sur ses meilleurs *showings* jusqu'au début de la guerre de 1939-1945. À l'arrivée de la guerre, les compagnies cessèrent d'investir dans les aventures minières, les prospecteurs partirent pour d'autres cioux et les agents du gouvernement brûlèrent tous les camps. Au début des années 1950, la compagnie H.J. O'Connell atteignit le site de la future ville et les activités reprirent de plus belle. Lucien fit de belles découvertes et toucha de bons montants d'argent, surtout pour des propriétés enclavant les mines Copper Rand et Cedar Bay, et il deviendra très connu en tant que prospecteur, *out-fitter*, tenancier de saloon et découvreur. Une des plus belles rues de Chibougamau (si non la plus jolie) porte son nom et chaque fois que la ville fête un anniversaire de fondation, des articles et photos rappellent l'apport du p'tit gars du Bras nord. En 1964, Lucien Demers trouva la mort en

canot sur la rivière Chibougamau en allant montrer à des promoteurs des propriétés minières qu'il possédait.

JEAN-BAPTISTE BILODEAU,
CHEF DE POLICE

Il est 4 heures du matin et un mineur « sur la brosse » allume et ferme les lumières de sa chambre à l'hôtel Lemay de Cadillac, près de Rouyn-Noranda, et tire des coups de revolver... Le propriétaire de l'établissement, le barman, les serveurs et le portier ont fait évacuer les chambres et le bar et ils ont appelé le chef de police qui dormait. Ce dernier se lève, marche jusqu'au Lemay, grimpe les escaliers menant au deuxième étage et désarme calmement le forcené qui s'amusait à tirer sur des coquerelles.

Le « shérif », Jean-Baptiste Bilodeau, fils d'Adélarde, né et décédé à Saint-Gilles, arrive à Cadillac en Abitibi sur l'équipe de cheminots qui posent les rails de la voie ferrée à travers l'Abitibi. C'est la première année d'existence de la ville mais cinq mines d'or entrent en production dans les limites immédiates du bled. Plusieurs équipes de forage au diamant font de l'exploration. La CIP y ouvre des chantiers et des centaines de travailleurs affluent pour bûcher, ériger les édifices et résidences du village ainsi que les gros barrages de Rapides II et Rapides VII. Cinq hôtels et deux clubs de nuit fonctionnent 24 heures par jour. Tenanciers et filles de joie font des affaires d'or avec le régiment de fêtards et Cadillac ressemble au légendaire Tombstone de Wyatt Earp, dans le Far West américain... Pour faire face aux nombreuses bagarres quotidiennes, le conseil municipal de Cadillac nomme Jean-Baptiste Bilodeau, cheminot et restaurateur, à la tête du corps de police. Homme court et trapu, il semble que le cheminot avait impressionné plusieurs personnes de la manière qu'il expulsait les fiers-à-bras hors de son restaurant, le Cadillac Café. Aux fêtes du 60e anniversaire de Cadillac, en 1998, des p'tits vieux racontaient encore de savoureuses anecdotes concernant Jean Bilodeau,

« shérif », qui s'était bâti une réputation d'homme fort sur les équipes de construction de la voie ferrée.

AMÉDÉE DELAGE,
CHEF DE POLICE

Au cours des années 1940-1960, Trois-Rivières était la capitale mondiale de la pulpe. Des milliers de travailleurs forestiers et des hordes de gens de tous âges venaient de partout par affaires ou pour goûter au « night life » de la métropole de la Mauricie, une vie nocturne qui se comparait avantageusement aux points chauds de Québec et de Montréal. Les salaires étant élevés et les lieux de perdition nombreux, Trois-Rivières avait une réputation qui débordait les frontières du Québec. Et pour garder un peu d'ordre dans la ville en ébullition, les Trifluviens confièrent les rênes de leur corps policier à Amédée Delage, un solide gaillard de Saint-Gilles issu du mariage de Cléophas Delage et Georgianna Fortier. Arrivé dans cette grande ville du centre du Québec après quelques années d'étude, il endossa l'uniforme et patrouilla les trottoirs avec un solide bâton qui rassurait les ménagères et intimidait les mécréants. Il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie et il se retrouva rapidement au poste numéro un de l'imposant service de police de cette grande municipalité.

Amédée Delage était l'époux de Marie-Anne Hamel, la fille de Jean-Baptiste Hamel et de Marie Dubosq.

ROGER DEMERS,
EXPERT EN MÉCANIQUE
DES TREUILS MINIERS

Roger Demers, fils de Louis Demers et Yvonne Turgeon, naquit en 1932 sur la ferme familiale dans le rang Bras nord et fréquenta durant quelques années l'école du rang. En 1950, il monte rejoindre son oncle Lucien et une couple de cousins à Chibougamau où il entre au service des mines Campbell. Même s'il n'a aucune formation académique en mécanique, il fait preuve d'un indéniable talent et vingt-cinq ans plus tard, il est reconnu

comme un maître dans l'art de concevoir, installer et calibrer les immenses systèmes de treuils qui, dans les mines souterraines, actionnent les cages qui transportent hommes, matériaux, équipement et minerai. Après plusieurs démarches, le Centre de recherches minérales (CRM) réussit à embaucher le Gillois qui étudia avec grand intérêt tous les dossiers des inspecteurs du gouvernement maintenant à sa disposition. Roger Demers développa une connaissance quasi illimitée des caractéristiques, marques de commerce et particularités des *hoistrooms* (monte-charge) de toutes les mines en Amérique et en Europe, et il était reconnu dans le monde minier comme une sommité en la matière. En plus du support technique qu'il fournissait aux mines du Québec et du nord ontarien, il dut effectuer en maintes occasions des voyages pour dépanner les administrateurs et le personnel d'ingénierie de mines situées en Europe et dans les Amériques. Il rendit l'âme à la Maison Michel Sarrazin le 2 mai 1999.

J.-L. ALCIDE BÉLAND, MARCHAND

Alcide Béland est né le 4 juin 1898 à Saint-Gilles du mariage d'Eusèbe Béland et d'Arthémise Demers. Il fait ses études à l'école de son village. Il travaille comme fermier en Saskatchewan de 1916 à 1918 et est mesureur de bois pour l'Ontario Paper et la South Shore Forest Co. En 1923, il ouvre un magasin général à Montauban-les-Mines, dans le comté de Portneuf, où il devint rapidement très populaire. Il y est élu à la mairie jusqu'en 1938, année où il partit pour Malartic en Abitibi construire un bel édifice pour y loger une épicerie-boucherie. En 1942, il ajoute à son épicerie-boucherie le commerce du tabac en gros connu dans tout le secteur minier sous le nom de Malartic Jobbing. Sa forte personnalité n'a pas échappée à ses concitoyens qui l'ont élu sur le premier conseil de Malartic, puis maire suppléant et maire de la ville. Après quelques années à la mairie, il prend sa retraite. Il fut égale-

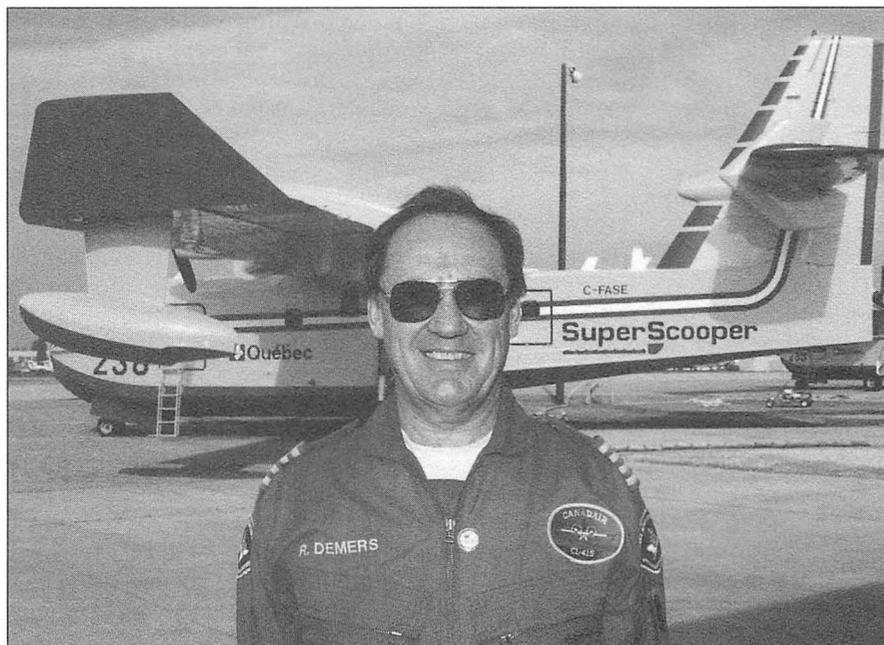
ment membre du club Rotary de Malartic. (Extrait de l'édition 1951 du bouquin « Abitibi – Nos personnalités marquantes »)

RÉAL DEMERS, PILOTE

À l'été 1956, Réal Demers, le fils d'Adélarde Demers et Marie-Anna Turgeon, travaille sur la ferme familiale et prend place avec son accordéon en compagnie de René Aubert dans la minoune de René Pageau pour aller voir les filles...

Trois ans plus tard, Réal Demers stationne son imposante Buick au Shamrock de Sainte-Foy et il danse avec l'élégance de Fred Astaire le tango avec une grande touriste écossaise avec qui il converse dans un anglais impeccable (c'est qu'il a jalonné des *claims* dans la forêt au nord de Chibougamau avec le clan des McCormick et il a appris en peu de temps la langue de Shakespeare qu'il parle aussi bien que Larry King). Plusieurs lunes passent puis Réal prend des vacances, suit son cours de pilote privé à Drummondville, s'achète un petit J.3 pour faire des heures et gradue sur un Cessna chez

Fecteau à Chibougamau. Quelques années plus tard, Réal Montminy de Saint-Gilles, qui travaille alors dans le coin, va chez Direquair ramasser des factures concernant des appareils Otter qu'il a loués pour convoier des équipes de travailleurs aux lacs Troilus-Frotet. Sur les factures, il constate qu'un des pilotes est un dénommé Réal Demers. Le gérant de Direquair explique que ce Réal Demers est un pilote de Canso, CL-215 et CL-415, habituellement à l'emploi des services aériens gouvernementaux et SOPFEU qui monte au nord pendant l'hiver pour piloter Beavers et Otters. Les années passeront et les journaux feront paraître occasionnellement quelques articles et photos relatant des missions effectuées par le pilote natif du rang Bras nord (en 1939) comme par exemple: « Le fameux Jacques-Yves Cousteau a loué un CL-215 pour tourner un long métrage sur la qualité de l'eau, la vie aquatique, les sources de pollution, etc, sur les Grands Lacs et le fleuve St-Laurent, et le pilote de l'océanologie, monsieur Réal Demers... » Sur la page couverture (A-1) puis à la page E-14



Réal Demers, pilote d'avion citerne CL-415, pour le Service aérien du gouvernement du Québec, photographié à Los Angeles, Californie, en novembre 1995



du Soleil du 20 août 1994, la journaliste Isabelle Ducas publie un reportage et questionne Réal Demers au sujet des incendies de forêt qu'il a combattus récemment dans les Territoires du Nord-Ouest, et précédemment en Caroline et en Californie, aux États-Unis, en Argentine, au Chili, aux Îles Galapagos, ainsi que dans plusieurs provinces canadiennes de Saint-Jean, Terre-Neuve, à Kamloops, Colombie-Britannique.

Quant à certains résidents de Saint-Gilles, ils savent que Réal Demers effectua son vol plané le plus dangereux quand, en compagnie de René Pageau et de René Aubert, aux petites heures d'un dimanche matin de l'été 1957, leur minoune plongea en bas de l'ancien viaduc de Saint-Agapit pour atterrir vingt pieds plus bas sur les rails de la voie ferrée.

PHILIPPE LAFLEUR, US ARMY

Le Soleil, 1945, St-Gilles (dnc). «Le sergent Philippe Lafleur de St-Gilles est de retour au pays après un service de quatre ans et demi dans la US Army. Il fit son entraînement en Caroline du Nord, en Floride, dans le Mississipi et dans le désert de Californie, puis il traversa en Europe où il servit 18 mois en France, en Belgique et en Allemagne. Actuellement, le sergent Lafleur est chez ses parents, M. et M^{me} Ludger Lafleur, avec sa femme et son fils pour un repos bien mérité.»

SERGEANT HENRY F. (HARRY) O'HURLEY, 43rd INFANTRY DIVISION, US ARMY

En mai 1939, Harry O'Hurley salue ses concitoyens et ses amis avec qui il avait étudié, joué au hockey et au baseball, et il quitte Saint-Gilles pour entrer à l'emploi de la Hartford Electricity & Light Co. au Connecticut. Après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor en décembre 1941, il se rapporte au centre de recrutement à Macon, Géorgie, puis il fait son entraînement à Fort Blanding, Floride. En mai 1942, il se spécialise comme parachutiste, franc-tireur et opérateur-radio à Camp Wheeler puis il s'embarque pour



Le sergent Henry F. (Harry) O'Hurley

atteindre Fort Moresby, un village côtier de la Papouasie. En août 1942, la 43rd Infantry Division dont Harry O'Hurley fait partie débarque à Guadalcanal, un point chaud de la guerre du Pacifique contre les japonais. Après les terribles et historiques combats, Harry revient en repos à Brisbane, Australie, puis il ira travailler dans un réseau de collecte de renseignements composé de militaires papous, australiens et américains qui opère dans la jungle et le long des côtes de la Nouvelle-Guinée. Quand les opérations deviennent suicidaires, il retourne à la 43^e division qui va servir dans l'enfer de Munda puis au nettoyage de Bougainville. Il est assis dans une tente sur l'île de Bougainville quand un télégramme lui annonce le décès de sa mère. En septembre 1944, il est sur un destroyer qui rejoint la base de San Diego. Il se retrouve à Fort Bragg pour un *refresher course* portant sur les opérations aéroportées et il restera à Fort Bragg comme instructeur jusqu'à la fin de la guerre du Pacifique en début d'août 1945.

Le 11 août 1945, le sergent Henry Francis « Harry » O'Hurley épouse

Madeleine Beudet en l'église de Saint-Apollinaire puis il retourne reprendre son travail à Hartford, Connecticut. Il est enterré à Saint-Gilles auprès de son père George, de sa mère Ellen Nora Maguire, et de ses frères Cornelius et Edward... et non loin de Raymond.

ARTHUR O'HURLEY, 12th AIR FORCE, USA AIR FORCE

Quand George O'Hurley, gérant de la seigneurie Ross, rendit l'âme le 16 mai 1934, les huit fils du défunt portèrent la dépouille de leur père à son dernier repos dans le cimetière de Saint-Gilles. Quand son épouse, Ellen Nora Maguire, décéda le 11 juin 1944, son fils Harry était sur une île du Pacifique dans la 43rd Infantry Division de l'armée américaine en guerre contre les Japonais. En ce même jour, un autre fils O'Hurley, Arthur, servait dans la US Air Force et il était basé en Angleterre depuis quatre mois après avoir servi en Amérique et en Afrique du Nord. Les autorités de la US Air Force ayant jugé que les connaissances de la langue française du militaire natif de Saint-Gilles pouvaient être très utiles en pays libérés, Arthur O'Hurley se préparait à partir pour la France en qualité d'interprète, traducteur et officier de relations publiques auprès de la population, de la presse libérée et des autorités civiles françaises quand il apprit la mauvaise nouvelle.

MAJOR JEAN-PIERRE MONTMINY, CHEF D'ORCHESTRE

Le major Montminy est né à Saint-Gilles, le 22 octobre 1934, fils d'Arsène Montminy et de Marie-Anna Parent. Voici un extrait d'un article du magazine de la base des Forces armées canadiennes de Borden, Ontario:

« L'École de musique des Forces canadiennes est fière de vous présenter son nouveau commandant, le major Jean-Pierre Montminy, CD.

Comptant plus de trente années de service au sein des forces armées, le major Montminy possède une vaste expérience de toutes les facettes de la musique militaire. Il a été directeur

musical et arrangeur et il s'est fait une réputation enviable comme soliste. Au fil des ans, il a su démontrer la pleine mesure de son talent en excellant à la clarinette, la flûte et au saxophone.

Le major Montminy a vu le jour à Saint-Gilles, au Québec. Il a entrepris ses études musicales au Conservatoire de musique de Québec sur la clarinette.

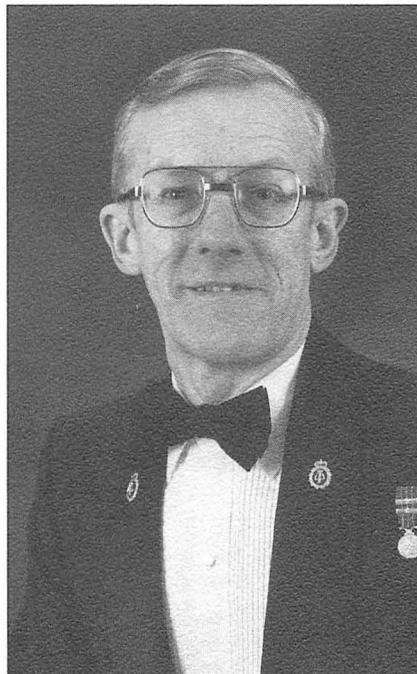
Après avoir passé deux ans dans la Réserve, il décide en 1955 de rejoindre les rangs d'une fanfare militaire. Il servira dans les fanfares de HMCS de Cornwallis, Nouvelle-Écosse, de HMCS Stadacona à Halifax et de celle du Royal Canadian Regiment à London, Ontario, et d'Oromocto, Nouveau-Brunswick.

En 1975, il termine son cours d'assistant-directeur et quelques mois plus tard il obtient son brevet d'officier. Dès lors, ce sera les grands voyages. Il deviendra commandant et directeur des plus prestigieux ensembles musicaux au Canada, soit les Musiques du RCR, du Royal 22^e Régiment et de la Princess Patricia's Canadian Light Infantry.

Au cours de ces années, il sera également officier d'instruction à l'École de musique des forces, puis il effectuera un séjour au Quartier général d'Ottawa.

Promu au grade de major le 1^{er} mai 1987, il est muté à la BFC Borden comme commandant de l'École de musique des Forces canadiennes. Nouvelle école, nouvelle base, nouvel environnement, nouveau personnel enseignant, le major Montminy est l'homme tout désigné pour relever le défi. »

Durant sa longue carrière, il a évolué comme clarinetiste, saxophoniste et flûtiste. Il a dirigé l'ensemble du Royal 22^e Régiment dans l'église de Saint-Gilles, en 1981. En 1982, il a reçu à la Citadelle de Québec la reine Élisabeth II et le prince Philip, duc d'Édimbourg, puis en 1987, la reine mère. Il a pris sa retraite en 1990 et il dirige actuellement un petit orchestre. Il a à son actif plusieurs arrangements musicaux.



Major Jean-Pierre Montminy, chef d'orchestre

CORNELIUS O'HURLEY

Extrait du Hartford Tribune (1936):
« Tous les Chevaliers de Colomb de Hartford ainsi que les membres de la St. Augustine's Holy Society dont le

défunt était le président ont assisté à Hartford, Connecticut, à une imposante cérémonie funèbre à l'occasion du décès de Cornelius O'Hurley, building engineer pour la Packard Motor Co.... Des funérailles et l'inhumation auront lieu à Saint-Gilles, Québec... »

CAPORAL JEAN-BAPTISTE

« JOHN » MONTMINY

De juin 1950 à juillet 1953, les États-Unis, le Canada, l'Angleterre, l'Australie, l'Irlande, la Grèce, la Turquie et autres pays de l'ONU envoyèrent des troupes en Corée combattre les forces communistes nord-coréennes et chinoises. En fin de juillet 1953, le soldat Montminy revenait d'une période de *Rest & Recuperation* au Japon quand son voisin de banquette sur le C-47 de la US Air Force, un *padre* de la US Army nerveux et angoissé, se mit à raconter au militaire francophone les causes de ses tourments: *primo*, il n'avait aucun don d'orateur; *secundo*, il n'avait pas eu le temps de préparer une homélie; et *tertio*, dans deux jours il devait tenir une cérémonie d'Action de grâces



Le major Jean-Pierre Montminy dirigeant l'orchestre du 22^e Royal Régiment de l'armée canadienne, dans l'église de Saint-Gilles, en 1981





Le caporal Jean-Baptiste (John) Montminy, en Europe, pendant la Deuxième Guerre Mondiale, durant la campagne d'Italie

pour remercier Dieu d'avoir mis fin au conflit et huit régiments appartenant à différentes divisions devaient participer au « *Thanksgiving service* ». Le *padre* avait invité un ami, ministre du culte, à venir faire le sermon, mais ce dernier s'était désisté parce que sa fille épousait un officier de l'Air Force ce jour-là. Le *padre* malheureux prit au dépourvu n'avait pas le temps de faire l'ébauche d'une allocution originale et il était désespéré. Il fut donc agréablement surpris quand il vit le soldat du Royal 22^e s'allumer une Sweet Cap, esquisser le sourire qui le rendait si sympathique et offrir ses services pour prononcer le fameux sermon de circonstance...

Le 27 juillet, à Wonju, la cérémonie était célébrée par un *padre* très nerveux qui ne retrouva son calme seulement lorsqu'il vit apparaître John Montminy vêtu d'un bel uniforme de major de l'armée américaine et portant un col romain et une croix en or autour du cou. Et le révérend John fut à la hauteur de la situation. Empruntant la flamme oratoire du curé Bouchard, la prestance de Jos Aubert, les thèmes

d'Ingersoll et de Kipling, l'imagination et l'éloquence qui étaient siennes, il servit une salade qui charma l'auditoire...

« Ladies and gentlemen. War is over. Durant des mois, plusieurs d'entre vous ont connu l'enfer. Nous savons tous que vous n'avez pas quitté vos parents et amis pour des raisons monétaires. Non. Vous êtes venus risquer vos vie par amour pour Dieu et la Patrie. Oui. L'Amour est la raison, le motif de votre venue en Corée. Oui, l'Amour. Parce que l'Amour est l'arc-en-ciel qui suit la pluie et surplombe les nuages sombres. It is the Morning and the Evening Star, la lumière qui brille sur le berceau du bébé et qui luit sur le cercueil qu'on met en terre. L'Amour est la mère de l'Art, l'inspiration du poète, du patriote, du philosophe. C'est l'air et la clarté de chaque maison, le bâtisseur d'espairs, le souffle qui attise le feu de chaque foyer. Il fut le premier à rêver d'immortalité. L'Amour remplit le monde d'une merveilleuse mélodie, parce que la musique est la voix de l'Amour. L'Amour est un magicien, the enchanter that changes worthless things to joy, and makes right royal, kings and queens of common clay. It is the perfume of the wondrous flower, the heart, and without that sacred passion, that divine swoon, we are less than beasts; but with it, earth is heaven and we are gods... Un soldat brave et fort peut survivre avec quelques croûtes de pain; but without Love and Hope, his soul is in the grave, and food alone won't ease the hunger in his heart... May you never forget those moments in the foxholes at night when enemy troops came charging up the slopes and you prayed the God of your youth to come to your rescue... Let me count this day, Lord, as the beginning of a crusade for greater morality... and we thank Thee for... »

Durant vingt minutes, le caporal John Montminy du Royal 22^e Régiment fit un sermon qui emplit de ferveur les milliers d'auditeurs. Si les copains présents à Vastogirardi avaient pu voir sa performance et entendre la

version nouvelle et censurée du sermon original qu'il avait prononcé en 1943 dans l'église italienne ravagée par la guerre, ils auraient eu de la difficulté à reconnaître l'instrument et la musique. Et pas une seule fois il ne balbutia ou ne s'enfargea sur un mot, ce qui fut vraiment remarquable si l'on considère que durant les longues minutes au cours desquelles il déclama son allocution, il regardait une séduisante infirmière dont les charmes étaient un chef-d'œuvre du Créateur...

(Note: Extrait censuré d'une anecdote racontée par Hormidas Villeneuve, un vétérán, à l'hôtel du village de Saint-Gilles, en mars 1958, et corroborée par John Montminy lui-même, l'acteur principal.)

Le caporal Jean-Baptiste « John » Montminy était le fils de Jean-Baptiste Montminy et d'Alice Aubert. Il est né le 11 novembre 1916. Il épousa Mariette Turgeon et ils eurent trois enfants: Jean-Serge, Gilles et Sylvie.

Le caporal Jean-Baptiste Montminy est l'un des trois hommes de Saint-Gilles qui se sont enrôlés volontairement dans l'armée canadienne dès le début de la guerre 1939-1945. Il fait partie du Royal 22^e Régiment. Le début de son entraînement se fait à Valcartier, puis avec le premier contingent canadien en 1939, il part pour l'Écosse, puis en Angleterre, pendant environ deux ans. Il appartenait au groupe qui voyageait dans ce pays afin de donner aux Allemands l'illusion d'une armée puissante et très nombreuse. Il passe quelque temps en Algérie et s'embarque ensuite pour la campagne de Sicile, en Italie, en 1943 où il parcourt plus de 120 milles dans ce pays montagneux, sous un soleil implacable et en contact presque constant avec un ennemi opiniâtre. Durant cette campagne, son régiment eut à combattre à la baïonnette durant quarante-cinq minutes, ce qui ne fut certainement pas une sinécure.

Le caporal Jean-Baptiste Montminy a été décoré de la médaille militaire qui lui fut remise par le Roi George VI en personne. La citation accompagnant cette médaille se lit: « Pour bravoure,

initiative et courage exceptionnel, sous le feu de l'ennemi. Au cours de l'attaque de la Côte 246 à Santa Maria, le 27 juillet 1943, Montminy conduisit sa section à l'attaque. Le préposé à la mitrailleuse Bren ayant été tué, Montminy fit avancer sa section et s'empara lui-même de la mitrailleuse. S'avancant alors sur le flanc des deux nids de mitrailleuses ennemies, de trois hommes chacun, par l'emploi habile de son arme, il réduisit au silence les deux postes ennemis. Rejoignant alors sa section, arrêtée par le feu de mitrailleuse, sur le faite de la colline, Montminy, de sa propre initiative, fit une attaque de flanc. Utilisant habilement les dispositions du terrain, il dispersa l'ennemi qui retardait l'avance de tout le peloton. » Fin de la citation.

Il a obtenu aussi toutes les médailles de campagne dues à son rang pour la période 1939-1945. Il participa aussi à la fin de la campagne de Corée où un certain nombre de militaires canadiens furent envoyés pour appuyer l'armée américaine.

Fonceur, sympathique à souhait, redoutable « joueur de tours », ceux qui l'ont connu et côtoyé ont tous quelque chose à raconter à son sujet. Il est décédé à Vancouver, le 13 mars 1975, à l'âge de 58 ans.

ANDRÉE P. BOUCHER, EX-MAIRESSE DE SAINTE-FOY

L'ex-mairesse de Sainte-Foy, Andrée P. Boucher, est la fille d'Alice Montminy de Saint-Gilles et de Louis Plamondon de Sainte-Foy. Alice Montminy était la fille de Jean-Baptiste Montminy et d'Alice Aubert et la sœur de Samuel, Azarias, John, Léo, Florence (M^{me} Valère Bolduc), Rachel et Rosanna.

Le 7 novembre 1993, Andrée P. Boucher affronta en élection à la mairie de Sainte-Foy Rosanne Montminy, fille de Marcel Montminy et de Rita Dubosq de Saint-Gilles.

LIONEL MONTMINY, MÉDECIN

Né à Saint-Gilles, il fit ses études primaires dans sa paroisse et son cours classique au Collège Saint-Charles-



De g. à d., Alice Montminy (mère de l'ex-mairesse Andrée P. Boucher de la Ville de Sainte-Foy), son frère John Montminy et sa sœur, Florence Montminy (Mme Valère Bolduc), discutant au salon chez Valère Bolduc

Garnier de Québec. Il obtient son doctorat en médecine à l'Université Laval en 1949, une spécialisation en maladies pulmonaires en 1953 et fit par la suite des études post-graduées en France, en Angleterre et aux États-Unis.

Il fut professeur de clinique et chef

du service de bronchoscopie à l'Hôpital Laval. Il est membre émérite de l'Hôpital Laval, de l'Association médicale canadienne et de l'Association pulmonaire du Canada. Il est également récipiendaire de la Médaille du 125^e anniversaire de la Confédération canadienne.

PATRICE MONTMINY, MÉDECIN

Tiré du journal Le Soleil, 19 février 1995. La journaliste Lise Fournier commençait ainsi un long article intitulé « Aïe mon dos ! »: « Le D^r Patrice Montminy est un spécialiste du dos, un des meilleurs au Canada. Des centaines de cas lui passent entre les mains chaque année... »

À un moment ou l'autre, les Gillois ont pu voir ou entendre Patrice à la radio ou à la télévision; et même Sélection du Reader's Digest de mars 1996 publia une opinion du réputé médecin qui fit ses premiers pas à Saint-Gilles et dont le *background* académique comprend plusieurs années d'études universitaires en architecture, géologie et médecine... Il est le fils de Léo Montminy de Saint-Gilles et de Thérèse Chabot de Saint-Léon-de-Standon.



Lionel Montminy, médecin





Marc Montminy au volant de sa Renault courant sur glace en 1986

**MARC MONTMINY, INGÉNIEUR,
PILOTE ET PROPRIÉTAIRE DE
VOITURES DE COURSE**

Marc Montminy est natif de Saint-Gilles, fils de Jean-Luc Montminy et de Céline Chabot. Ingénieur en mécanique, il est à l'emploi d'IBM, à Bromont, depuis 25 ans. Élevé dans le garage de son père, la mécanique devient vite une passion pour lui.

À 17 ans, il assiste à une course sur glace au Carnaval de Québec, à laquelle participe un ami. Peu de temps après, il se procure deux vieilles

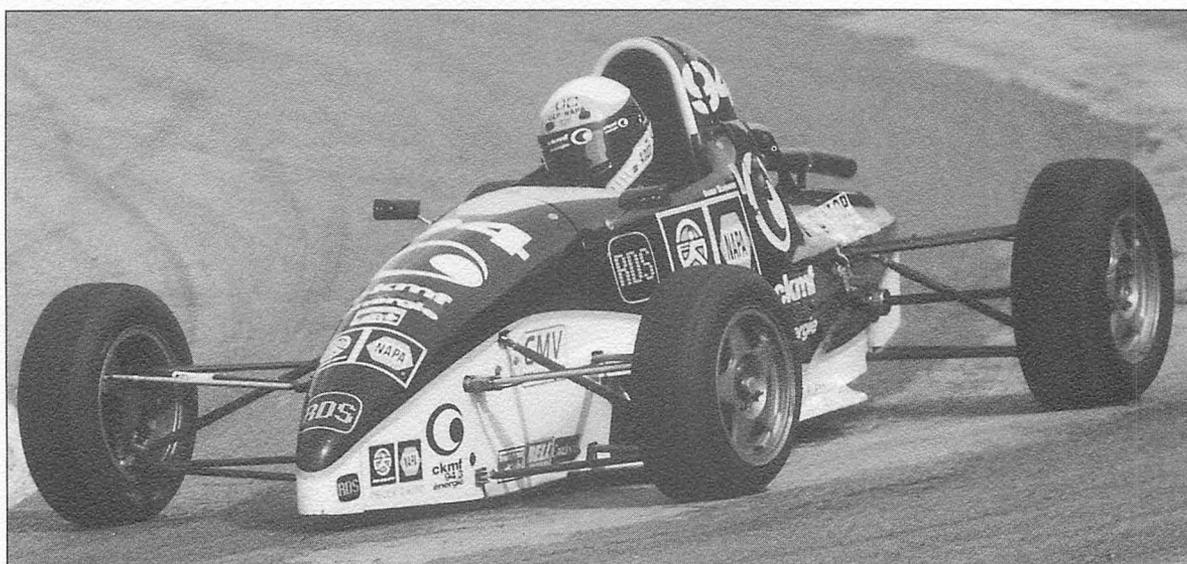
Renault qui deviennent une seule voiture sous ses mains après une délicate intervention mécanique. L'aventure des courses sur glace commence. Avec peu d'expérience et encore moins de moyens, il lutte dès le départ dans la catégorie la plus rapide et son talent le fait ressortir immédiatement. Alors inconnu, il acquiert rapidement de la notoriété dans le milieu. De 1973 à 1979, avec l'aide de Gosselin Automobiles et de son ami Alphonse Demers de Saint-Gilles, il emporte deux championnats québécois de

course sur glace. Ces résultats amènent Renault Canada à lui fournir à compter de 1980 une auto munie d'une mécanique très performante provenant directement de la division compétition de Renault en France. Trois autres championnats suivirent.

En 1984, il débute la conception d'une Formule 2000 pour le compte d'un ami, Jacques Cadorette. La voiture roule pour la première fois lors du Grand Prix de Granby en 1987. Le manque de financement retarde le développement de la voiture. La compétition est féroce et la voiture à battre à l'époque est celle d'Adrian Reynard, concepteur de la voiture qui a donné le championnat CART à Jacques Villeneuve en 1996, et constructeur de la BAR, et les pilotes à surpasser sont Paul Tracy et Jimmy Vasser.

En 1989, la Formule 2000 se déplace vers les États-Unis, et à partir de cette date Marc travaillera à développer une Formule 1600 pour le championnat canadien. La conception et la construction de la voiture commencent en 1989 pour se terminer en 1992.

Entretiens, commandité par Hyundai Bromont, il monte et pilote une Sonata avec laquelle il termine au sixième rang du championnat des voitures de série. Encore là, il se fait



Marc Montminy au volant de sa Formule 1600, en 1996, à Mosport

remarquer et les compagnies President Stone et Gosselin Automobiles s'associe à lui pour préparer et partager le volant d'une Eagle Talon avec laquelle ils remportent huit des neuf épreuves de la prestigieuse série d'endurance Firehawk, dont entre autres les Grands Prix de Toronto et de Montréal.

De 1993 à 1995, il pilote quatre à cinq courses par année au volant de sa Formule 1600. Il a réussi à devancer Alexandre Tagliani lors d'une course et a remporté le challenge Hankook qui réunissait en une seule épreuve les meilleurs pilotes de formule Ford du Canada.

En 1995 et 1996, associé à Mario Villeneuve, ils remportent le championnat Firehawk.

En 1996, Didier Schraenen, commentateur sportif à RDS, ayant remarqué les prouesses en Formule 1600 du pilote originaire de Saint-Gilles, propose de louer la voiture et l'équipe de course pour faire le championnat complet. C'est ainsi que depuis 1996, l'équipe a remporté le

championnat canadien à deux reprises.

Certains se rappelleront peut-être qu'à l'âge de 12 ans, alors qu'il conduit déjà depuis trois ans, il connaît sa première expérience « renversante » au volant de la voiture de son grand-père Antonio, en négociant un peu serrée une courbe en gravier dans un petit rang de Saint-Gilles...

HARRY GAGNÉ

Tiré du journal Le Soleil, janvier 1956: Un appareil DC-3 (CF-GVZ) s'est écrasé dans la nuit du 16 au 17 janvier lors d'un vol entre Knob Lake (Schefferville) et Sept-Îles près du petit campement de la QNS&L de Drylake. Un des passagers, Harry Gagné de Saint-Gilles, descendait à Sept-Îles pour y subir une appendicectomie. Malgré l'obscurité et la mauvaise température, les pilote et co-pilote éviteront les pires caps de roc et poseront le gros bimoteur dans une courte savane bordée de rochers.

Quelques passagers, dont Harry Gagné, survivront à l'écrasement. Le

pilote, le co-pilote et l'hôtesse seront parmi les victimes.

MADAME RAYMOND O'HURLEY (CHARLOTTE DEMERS)

Tiré du journal Le Soleil, 1959: «Un nouveau brise-glace a été lancé hier soir avec succès aux chantiers de la Davie Shipbuilding de Lauzon. Il servira dès cet hiver dans la région de Terre-Neuve, dans le golfe du St-Laurent de même que dans les eaux de l'Arctique. Le Sir Humphrey Gilbert a eu comme marraine l'épouse du ministre de la Production de la Défense, madame Raymond O'Hurley. »

NAZAIRE DEMERS

Né à Saint-Gilles en 1867, Nazaire Demers était le fils de Jean-Baptiste Demers et d'Émérance Dion. Le 25 octobre 1892, il épousa Alexina Demers, née en 1872, fille de Louis Demers (de Saint-Patrice-de-Beaurivage et plus tard de Toledo, Ohio), et de Caroline Paradis.



Nazaire Demers et son épouse, Alexina Demers



Maison de Nazaire Demers, qui fut magasin général, hôtel et bureau de poste, et qui appartient aujourd'hui à Léo-Gilles Demers





Pompe éolienne de Nazaire Demers, alimentant le réseau d'aqueduc au centre du village



Tour à eau de Nazaire Demers située dans la cour chez Valère Bolduc

Le couple a huit enfants: Alma, Arsélie (Rodolphe Marois), Mélanie (Alfred Béland), Henri (Béatrice Blais), Maurice (Annie Sylvain), Florence (Jules Turcotte), Charlotte (Raymond O'Hurley) et Roméo (Hélène Tardif).

Monsieur Demers fut propriétaire d'une fromagerie de 1894 à 1915, d'une beurrerie et d'un aqueduc qui desservait les maisons au centre du village et dont la tour à eau se trouvait au nord de l'église. Il fut l'entrepreneur qui a construit le pont du village sur la rivière Beurivage, en 1904, avant le

pont Francoeur.

Il fut le président de la Commission scolaire de Saint-Gilles de 1902 à 1907 et maire de Saint-Gilles de 1912 à 1916. Il fut également maître de poste, hôtelier et marchand général, fonctions que partageait son épouse, hôtesse et cuisinière accomplies. Il habitait la résidence actuelle de monsieur Léo-Gilles Demers. Il fut également membre-fondateur de l'Union Saint-Joseph.

Monsieur Demers est décédé en 1958 et son épouse en 1954. Son implication sociale fut à n'en pas

douter un important apport au développement de la paroisse à l'époque. Son honnêteté, son jugement et sa droiture ont été maintes fois soulignés par ses contemporains.

ALFRED BÉLAND

Né à Saint-Gilles, le 18 novembre 1888, Alfred Béland est le fils d'Eusèbe Béland et d'Arthémise Demers. Il passe sa jeunesse à Saint-Gilles et vers l'âge de 17 ans, il part travailler dans le Maine et dans le Vermont. Par la suite, il partira pour l'Ouest canadien. Il s'établit à Vanscoy en Saskatchewan où il achète une ferme. Il a comme employés, entre autres, messieurs Alfred Delage, Alcide Béland, Avit, Joseph, Ernest, Roland et Alban Demers de Saint-Gilles. Il demeure 12 ans à cet endroit. Puis, il revient au Québec, à Montauban-les-Mines, dans Portneuf, où il travaillera dans les mines. Un grave accident l'oblige à faire un long séjour dans les hôpitaux de Québec. En 1933, il revient à Saint-Gilles et l'année suivante, il obtient le contrat de construction du pont de la rivière aux Pins sur le chemin de Craig, pont qui existe



Reçu pour service d'eau émis par Nazaire Demers, le 30 septembre 1927

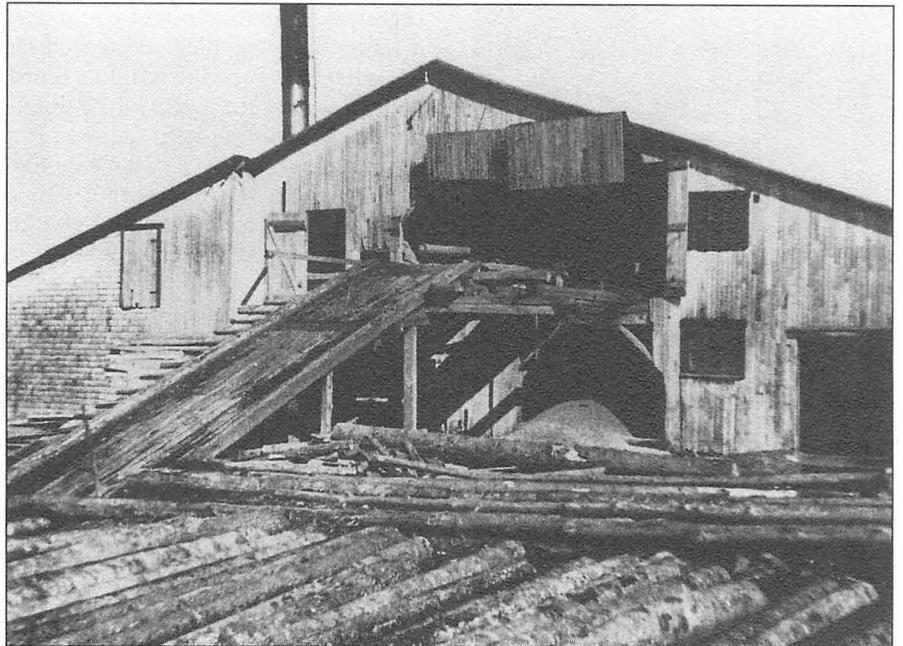


Alfred Béland vers la fin des années 1930

encore aujourd'hui.

En mars 1936, le moulin à scie appartenant à Georges Demers fils est détruit par le feu. Monsieur Demers commence la reconstruction puis le vend à monsieur Béland qui la termine et poursuit l'entreprise. L'hiver, on fait chantier sur la seigneurie afin de pouvoir alimenter le moulin en été. Le 14 août 1953, le moulin est à nouveau détruit par le feu. À cette époque, le moulin est la seule entreprise d'importance à Saint-Gilles et plusieurs résidents y travaillent. À 65 ans, monsieur Béland est conscient de la nécessité de conserver ce gagne-pain dans le milieu et continuera l'entreprise. Le moulin sera reconstruit grâce aux employés et à d'autres gens dévoués et ouvrira de nouveau ses portes le 1^{er} octobre de la même année. Monsieur Béland l'opérera jusqu'en 1961. Ce moulin a contribué au développement de la paroisse pendant des années difficiles. Il était situé à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'entreprise Les Fenêtres Élite Inc.

Monsieur Béland avait épousé le 10 octobre 1936, Émérilda Gobeil, veuve de Joseph Rousseau de Saint-Asapit et mère de Charles, Emma et



Le moulin à scie d'Alfred Béland, situé à l'époque sur le site actuel de l'usine Les Fenêtres Élite inc.

Maurice Rousseau. Le 8 septembre 1939, il perd son épouse qui lui laisse deux enfants: Marcelle et Jacques. Le 4 octobre 1941, il se remarie à Mélanie Demers, fille de Nazaire Demers et d'Alexina Demers. Le 12 août 1942, il perd son fils Jacques alors âgé de trois ans. Plus tard, le couple adoptera deux enfants, Louise Turcotte et Roland Létourneau.

Sur le plan communautaire, monsieur Béland a assumé les fonctions de président de la Commission scolaire de Saint-Gilles durant plusieurs années. En 1941, il a été président fondateur de la Caisse populaire de Saint-Gilles et a occupé ce poste de président pendant 25 ans. Il fut également marguillier. Il a largement contribué à la construction de la salle municipale en 1946. Trois ans plus tard, lors du grand incendie sur la seigneurie, sa participation à lutter contre les flammes fut remarquable.

Il est décédé le 4 novembre 1968, à l'âge de 79 ans. Monsieur Béland fut un personnage important dans le développement de Saint-Gilles et il s'est distingué par sa grande générosité et par l'aide qu'il a dispensée à ses semblables à une époque où l'argent et

les commodités se faisaient rares.

Le pont qui enjambe la rivière Beaurivage, près de l'entreprise qu'il a exploitée et des deux résidences qu'il a habitées, porte le nom de pont « Alfred-Béland » pour lui rendre hommage.

LÉO-PAUL CÔTÉ, CÂBLO-DISTRIBUTEUR

Léo-Paul Côté est né à Saint-Gilles, le 10 octobre 1928.

En décembre 1947, il est diplômé de l'École scientifique de Radio-Télévision. De 1948 à 1952, il travaille chez monsieur Edmond Therrien à Saint-Patrice-de-Beaurivage. De 1952 à 1958, il opère à Sainte-Croix un centre de vente et de réparation d'accessoires électriques. Dès 1954, il commence à se spécialiser dans le domaine de la télévision. Il épouse Gisèle Sévigny, originaire de Saint-Joseph, en juin 1955. En 1958, il s'installe à Sainte-Marie et il y ouvre un atelier de réparation spécialisé en radio et télévision.

Son entreprise de câblo-distribution commence en 1961, à Vallée-Jonction, et en 1965, il commence l'installation du câble à Sainte-Marie. Se joindront





Léo-Paul Côté et son épouse, Gisèle Sévigny, en 1995

par la suite au réseau les municipalités de Saint-Elzéar, Scott et Saint-Bernard. Au début, l'entreprise comptait 110 clients et lors de la vente du commerce en 1988, 4200 abonnés bénéficiaient du service de câblo-distribution de monsieur Côté. Son épouse le seconda toujours comme secrétaire et trésorière de la compagnie. Au cours de ces années, l'entreprise lancera un canal communautaire dont les locaux étaient situés dans la résidence familiale.

Fier de ses origines, on a vu monsieur Côté à de nombreuses reprises, caméra télé à la main, filmer les parades du Festival des Foins, dans les rues du village de Saint-Gilles, pour les diffuser sur Télé 9, le canal communautaire de Sainte-Marie.

LIONEL BILODEAU, MILITAIRE

Fils d'Onésime Bilodeau et d'Odélie Flamand, le soldat Lionel Bilodeau est né à Saint-Gilles, le 4 juillet 1922. Il s'engage volontairement dans le Royal 22^e Régiment le 12 août 1943. Après un mois d'entraînement à Sorel et deux mois à Valcartier, il s'embarque sur *l'Île de France* à Halifax pour le port de Glasgow en Écosse puis en Angleterre et en Algérie. Il débarque à Naples pour rejoindre son

régiment. Il participe à la campagne d'Italie. Il a le privilège de rencontrer Sa Sainteté le Pape Pie XII, lors d'une audience accordée au Royal 22^e Régiment à Castel Gandolfo. Après cette rencontre, il retourne à la ligne de feu. Le matin du 14 septembre 1944, à Rémini, il fut atteint d'une balle au côté gauche et d'un éclat d'obus à la



Lionel Bilodeau, militaire

jambe droite. N'ayant plus les capacités physiques pour retourner au front, il revint en Angleterre pour un séjour de quelques mois à l'hôpital de Birmingham. De retour au Canada, il vit deux ans dans les hôpitaux militaires pour fins de réadaptation. Il est libéré du service militaire le 26 juillet 1945. Il épouse Lucille Létourneau à Saint-Sylvestre le 2 juillet 1949. De cette union naissent Pierrette, Paulin, Jean, Jeannine, Suzanne, Daniel, Luc et Chantal. Il a exercé le métier de barbier à Saint-Gilles à compter de 1950. Il est décédé le 21 juillet 1991.

ÉDOUARD MONTMINY, MILITAIRE

Le soldat Édouard Montminy est le fils de Joseph Montminy et de Marie-Louise Bouchard. Il épousa Bernadette Hamel. Pendant la guerre de 1939-1945, il sera volontaire pour le service



Édouard Montminy, militaire

militaire. Il sera décoré pour avoir servi en Angleterre, en Afrique, en Italie, en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Il a reçu les décorations suivantes: The 1939-1945 Star, The Italy Star, The France and Germany Star, 1939-1945 service volontaire, Georgius VI D.G. BR. OMN. REX F.D. IND. IMP. et Georgius VI D.G. BR. OMN. REX ET INDIA IMP.

PAUL BOLDOC, MILITAIRE

Paul Bolduc est natif de Saint-Gilles. Fils de Gaston Bolduc et de Fernande St-Hilaire, né en mars 1954, il fait ses études primaires à l'école locale et son secondaire au Séminaire des Pères Maristes de Sillery et à l'École Secondaire Les Etchemins à Charny.

En 1972, à l'âge de dix-huit ans, après un court séjour dans la réserve comme artilleur, il s'engage dans l'élément régulier des Forces canadiennes. À la fin de sa formation de base, il obtient son diplôme de technicien radio et est muté à la station des Forces canadiennes de Carp, en Ontario, où il obtient la formation initiale de poseur de lignes qui consiste à effectuer des réparations dans des tours pouvant atteindre plus de 300 pieds.

En 1975, à la suite de la guerre du Yom Kippour, opposant l'Égypte à Israël, il se retrouve en Égypte, avec les forces de l'ONU chargées du maintien de la paix entre les belligérants. Cette mission au service de la paix devait d'ailleurs lui valoir, ainsi qu'aux militaires ayant servi dans les missions de paix jusqu'en 1988, d'être honoré en tant que co-détenteur du prix Nobel de la paix.

En 1980, il est accepté dans le cadre d'officiers des Forces canadiennes. Après une formation de deux ans, où il goûte au pilotage des avions à réaction, il reçoit son brevet d'officier en finissant premier de sa promotion de contrôleur des armes aériennes, tâche qui consiste à diriger au contrôle radar, des avions de chasse intercepteurs contre d'éventuels avions ennemis. Il est ensuite muté à la 22e Région du NORAD, à North Bay, Ontario, où il y exerce sa profession.

Après avoir suivi une spécialisation en radar de surveillance aérienne au Canada et aux États-Unis, il est muté à la base aérienne de l'OTAN, à



Paul Bolduc, militaire, au début de sa carrière

Geilenkirchen en Allemagne en tant que membre d'équipage sur les avions AWACS, systèmes aéroportés d'alerte et contrôle, où il accumule plus de 1200 heures de vol. À la suite de l'attaque de l'Irak contre le Koweït, l'équipage multinational dont il fait partie se retrouve subitement assigné

d'urgence à la protection du flanc sud de l'OTAN. Il devient donc le tout premier canadien à être envoyé au théâtre d'opérations de la guerre du Golfe. Il y accumule plusieurs missions dans la période précédant, et durant la phase offensive des opérations aériennes contre l'Irak.

En 1991, il est de nouveau muté à North Bay, tout d'abord comme spécialiste radar et ensuite, comme officier d'État-major au Quartier général du Groupe de chasse, avant d'être affecté au Quartier Général du NORAD au Colorado en 1995. Il y exerce des fonctions de spécialiste radar dans le cadre des opérations aériennes de lutte anti-drogues de concert avec la « Drug Enforcement Administration » américaine, les Douanes américaines et canadiennes et divers corps de polices des deux côtés de la frontière dont la Gendarmerie Royale du Canada.

Depuis 1999, il travaille au Quartier général de la Défense nationale à Ottawa où il participe à la conception et l'élaboration d'un réseau de commandement et contrôle par ordinateur pour la force aérienne.

Le Peuple de Lotbinière, dans sa livraison de la semaine du 3 février 1998, titrait: « Les Air Force Falcons du Colorado parmi les batailleurs ». Renaud Binette, journaliste, y écrivait: « À première vue, la quinzième édition du tournoi de hockey de St-Gilles n'avait rien de particulier quoique son grand succès est toujours relié aux efforts de nombreux bénévoles et à l'appui de la population de la région, mais cette édition 1998 en aura été une vraiment inoubliable pour les jeunes du Air Force Falcons de Colorado Springs qui ont franchi la frontière canado-américaine de même que la frontière linguistique afin de participer à cette belle aventure en sol québécois et en prenant part au tournoi chez le Pee-Wee B. Cette aventure a été rendue possible grâce à l'idée loufoque d'un ex-résident de Saint-Gilles, soit Paul Bolduc, officier d'État-Major pour Norad à la base américaine du Colorado. »



Avion radar AWACS sur lequel Paul Bolduc est membre d'équipage au titre de spécialiste radar.



ALPHONSE PELCHAT

Nous avons demandé à monsieur Pelchat de nous écrire, pour les fins de ce livre, quelques mots sur son histoire, notamment le terrible accident qu'il a subi dans sa jeunesse. Non seulement a-t-il aimablement répondu à notre demande, mais plus est le texte nous est parvenu en entier écrit de sa main. La générosité du geste commande, à notre sens, la publication du document dans son intégralité.

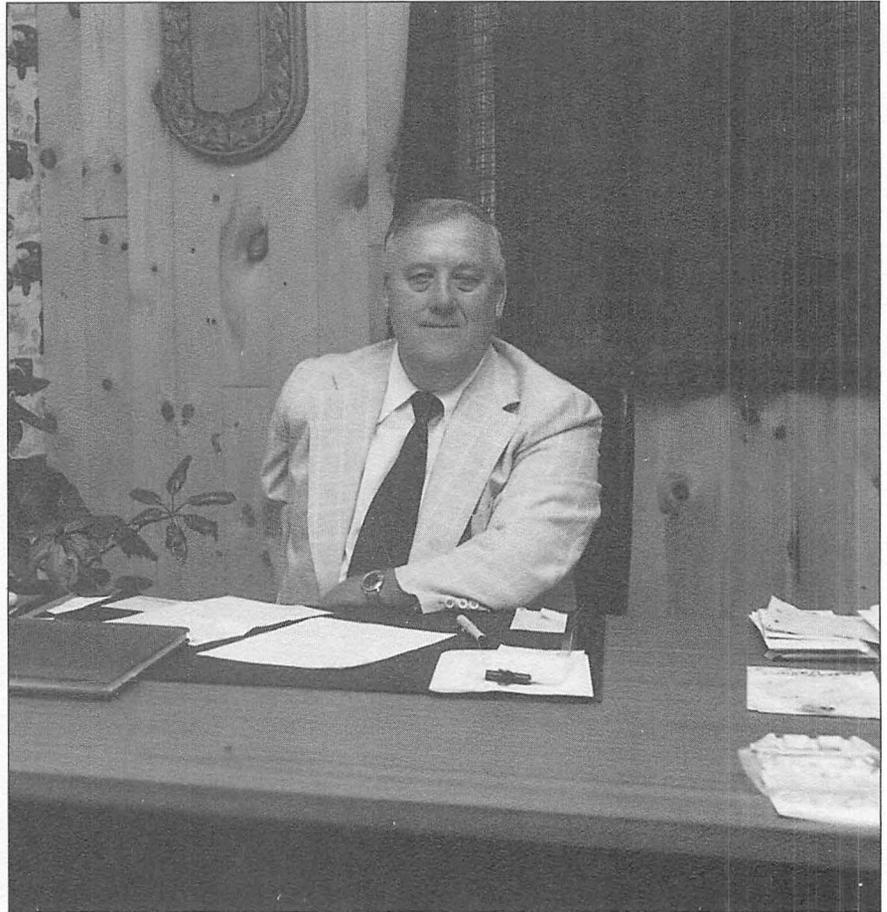
Mon histoire de vie par Alphonse Pelchat

« 1922, 11 janvier. Je suis né à Sainte-Marguerite; mes parents Wilfrid Pelchat et Léda Brochu demeuraient sur une terre de trois arpents. J'étais l'aîné de six enfants. J'ai terminé l'école avec une neuvième année avancée. 1930, c'était la crise, pas d'argent, pas de travail, la pauvreté était partout. 1932, vers l'âge de 10 ans, j'allais à la pêche avec mon père, à Sainte-Marguerite. Je me rappelle, dans une érablière, une petite rivière... tout à coup, ça a mordu. Une grosse truite de plus de 12 pouces. Je l'ai sortie, elle s'est détachée et est tombée sur le sable. Je me suis jeté dessus pour la retenir. Ça a été ma plus grosse pêche cette année-là et le début d'un bien beau sport que j'aurai pratiqué avec plaisir jusqu'à près de 80 ans.

En 1934, je me suis coupé 3 doigts de la main gauche en voulant me servir d'un hache-paille. En 1935, la famille Pelchat arrive à Saint-Gilles. 1936: mon premier travail, faire les foins à 25 cents par jour. En septembre 1939, je suis parti avec mon père travailler dans les chantiers à Sanmaur à 1 \$ par jour nourri.

Juillet 1941, je suis à Casey, Abitibi, avec Welly Fournier, pour couper des billots de 16 pieds et de 12 pieds. Cet homme m'a montré à limer ma scie et à faire le travail de bûcheron; à la job, c'était plus payant. À l'automne 1942, j'ai été bûcher avec Albert Guay du gros bois franc au godendart sur la montagne, en arrière du camp Valcartier, pour Adrien Drouin. Nous avons travaillé dur.

À la fin de l'hiver 1943, on revient



Alphonse Pelchat à son travail chez Pièces d'Autos Dumont inc.

au moulin, au sciage. Début mai, on m'a placé au botter double; sur cette machine, le bois scié s'en venant vers moi sur une strap, je devais le placer pour qu'il soit coupé de longueur de 14 pieds, avec des chaînes qui entraînent le bois et une scie de 24 pouces de chaque côté. Cette machine devait être graissée chaque matin avant de commencer. Le 19 juin 1943, à 7h00 a.m., j'étais à faire ce travail quand quelqu'un a ouvert le moteur à steam sans attendre le signal habituel. Je me suis déplacé dans l'espace prévu pour l'opérateur. Je crois que j'ai mis le pied sur un morceau de bois. Ça m'a fait glisser. Mon gant droit a pris dans la scie (une scie de 20 pouces qui commence à tourner peut vibrer de ½ pouce). C'est ce qui m'a tiré vers la scie... Mon bras droit se tenait mais était tout brisé. Les hommes m'ont

sorti du moulin, étendu sur une toile avec le trait de scie dans l'épaule... Mon poignet gauche était coupé presque à la moitié. En me voyant aussi brisé, chacun pensait que je ne passerais pas la journée. L'ambulance s'étant trompée de chemin, mon patron m'a fait embarquer dans son auto, en plaçant un drap sur le siège arrière, la tête appuyée sur mon compagnon de travail, Albert Guay. Rendus au village (6 milles), le curé nous attendait. Il m'a donné l'extrême-onction et on est reparti pour Québec à l'Hôpital Saint-François d'Assise. Rendus là, il fallait me débarquer. Trois infirmiers sont venus. Lorsque le premier m'a vu, il s'est reculé et a perdu conscience. Les 2 autres avec les 2 qui m'accompagnaient se sont placés à chaque coin du drap et m'ont sorti de l'auto, en me soulevant. Tout ce qui était ouvert s'est

fait presser l'un sur l'autre dans une douleur atroce qu'il m'est impossible d'oublier. Je demandais une piqûre pour dormir ou pour que le mal soit endurable. Un jeune chirurgien, le docteur Roland Cauchon, en me voyant m'a dit: « Monsieur, vous êtes mal pris, je vous promets de faire mon possible pour réparer tout cela, mais c'est un très gros accident, et je vous souhaite bonne chance. » Il m'a amené à la salle d'opération où on m'a endormi au chloroforme. Je vous assure que le masque sur la bouche, j'ai respiré un grand coup; au bout de 5 secondes, j'étais parti.

Cette opération a duré 5 heures. Après 5 jours dans le coma, je me suis réveillé. Ma mère était près de mon lit. Dans les mois suivants, j'ai eu 4 opérations à mon poignet gauche, car mon pouce et mon petit doigt ne bougeaient pas et il ne me restait que ces deux-là à ma main gauche. Du côté droit, ma plaie guérissait bien. Il n'y avait pas d'infection. C'est ce qui inquiétait mon docteur. Je l'ai informé que je ne prenais pas de boisson et ne fumais pas. Il m'a dit être encouragé de ces informations. Il a réussi à sauver mon pouce qui de petit peu en petit peu a fini par retrouver souplesse et fonctionnement normal. Si aujourd'hui vous remarquez qu'il reste plié comme un crochet, c'est à cause de la quête pour la chapelle au Grand Séminaire en 1950 ou 1951. J'étais pressé ce matin-là et en me rasant, je me suis coupé sur la jointure du pouce. Ça a coupé le nerf qui fait bouger le pouce. Pour mon petit doigt qui était beaucoup brisé, le docteur a dû aller chercher le nerf de mon quatrième doigt, coupé en 1934 et ceci a réussi. Je pouvais le bouger mais il est resté plié comme un crochet. Mais une fois guéri, il est devenu très fort.

Je ne pensais pas trop à l'avenir, dans les premiers mois à l'hôpital. Fin décembre 1943, je suis revenu chez mes parents, en visite. Mon père était venu me chercher. Durant ces mois, il avait vendu sa terre à M. François Montminy et acheté la maison de M. Arthur Demers (la maison où ma

mère a vécu). Il travaillait au moulin et dans la seigneurie. Fin janvier 1944, retour à la maison avec des visites à l'hôpital. Je me revois assis au bout de la table, incapable de manger seul, me faire attacher une fourchette ou une cuillère à ce qui restait de ma main gauche, boire la soupe avec une paille. Il fallait que je m'habitue à écrire de la main gauche. Maman m'attachait un crayon au pouce et au petit doigt pour essayer de signer mon nom. Ce n'était pas facile. Bien des fois, je me décourageais, puis je recommençais un peu plus tard. C'était la seule chose que je pouvais faire. Comme je devais retourner souvent à l'hôpital, j'avais trouvé un premier petit travail: conduire un ascenseur à 15 \$ par semaine.

En 1945, j'ai travaillé chez C.P.R. Telegraph pour livrer des télégrammes en bicyclette dans la ville de Québec à 3 cents du télégramme. J'ai pris des cours à l'Institut Denys en comptabilité et en anglais. Ensuite, j'ai acheté un petit restaurant à Verdun et engagé ma sœur Margot pour travailler avec moi. J'y tenais un sous-bureau de poste. C'était dans un milieu anglophone.

En 1946, mon père est décédé d'un accident de travail à 47 ans. En 1950, je suis revenu à Saint-Gilles et me suis engagé chez P.A Martineau. J'y suis resté 23 ans. Il n'y avait que 3 employés en 1950. Je n'avais pas encore de permis de conduire. M. Martineau m'a dit: « Prends mon char et pratique-toi dans la cour de la shop. »

J'ai aussi redécouvert la pêche. D'abord un peu partout dans la région, Lotbinière, Dorchester, Beauce, et un peu plus tard, la Côte-Nord, Forestville, Les Escoumins, Baie-Comeau, lac Ontario, lac des Neiges.

Au début des années 1950, je suis entré dans les Chevaliers de Colomb. Ce mouvement a eu beaucoup d'importance dans ma vie. J'y ai occupé diverses fonctions au 3^e et par la suite au 4^e degré. En 1963, c'est une grosse année. J'étais grand chevalier au 3^e degré. J'ai été initié au 4^e degré et je me suis marié, ce qui inquiétait beaucoup mes frères chevaliers. Mon

épouse, Denise Boutin, s'est bien amusée (de cette inquiétude).

En février 1966, nous avons adopté Rémi à 18 mois. Il est camionneur, longue distance et habite Pointe-au-Père. En 1969 naissait Isabelle. Elle est enseignante et habite Saint-Eustache.

Notre vie par la suite ressemble à toutes les autres familles « normales », ce qui était mon souhait depuis toujours.

À partir de 1975, j'ai été membre du Club Lions pour quelques années. En 1978, j'ai fait partie du Comité du livre souvenir pour le 150^e de la paroisse.

Depuis les années 1950, je me dévouais à l'OT.J. et par la suite à l'aréna, où je faisais la comptabilité bénévolement, les 6 ou 7 premières années. Ça a été ma grosse *b.a.* pour la municipalité.

1978 à 1988: en terminant ma carrière, j'étais contrôleur chez Pièces d'auto Dumont Inc. Marjolaine et Laurence, mes secrétaires, m'ont suivi chez Dumont.

J'ai été président du bureau de direction de la Caisse populaire de Saint-Gilles de nombreuses années.

En 1990, à ma retraite, j'ai été président du Club de l'âge d'or de Saint-Gilles et aussi du Comité du 3^e âge de Lotbinière.

Je réalise qu'il y a eu une bonne part de bénévolat dans ma vie et que mon engagement social m'a permis de côtoyer des gens formidables que je considère comme des amis.

« Mon histoire de vie » a d'abord été écrite pour Rémi et Isabelle, dans le but de les encourager à toujours se relever malgré les difficultés qu'impose parfois la vie et à faire confiance...

Pour moi, ce ne fut pas toujours facile, mais avec un peu d'aide on peut faire bien des choses.

Je termine par un « merci » très sincère à toutes les personnes qui m'ont fait confiance et qui m'ont rendu service, de quelque manière que ce soit, spécialement mon épouse Denise. »

Alphonse Pelchat



RÉMI GRONDIN

Plusieurs Gillois et Gilloises se souviendront longtemps de cette tragédie survenue sur la rivière Beaurivage, en avril 1985, et ayant fait la une du Journal de Québec et des journaux locaux. Un jeune canotier, Rémi Grondin, âgé seulement de 22 ans, fils de Yvette Hamel et de Gérard Grondin, disparaissait sous les glaces.

Laurence Grondin, sœur de la victime, a accepté de livrer un témoignage écrit et détaillé des événements qui ont bouleversé notre paroisse et dont nous reproduisons ici de larges extraits :

« On aurait dit en cette journée du 16 avril 1985, à la toute fin de la saison hivernale, que la pluie, le vent et le froid s'étaient donné rendez-vous sur la rivière Beaurivage pour engloutir sous les glaces notre petit frère Rémi.

Rémi effectuait une première sortie en canot en guise d'entraînement avec son bon copain et coéquipier, Louis-Paul Demers, en prévision de la populaire descente de la Beaurivage prévue pour le 28 avril suivant.

Les deux jeunes hommes se trouvaient sur l'eau depuis environ 15 minutes depuis leur départ du pont O'Hurley lorsque leur embarcation a chaviré, à environ deux pieds de la berge. Rémi a alors été entraîné vers le milieu de la rivière tandis que Louis-Paul a réussi à s'accrocher à une branche en bordure de la rivière où Bernard Aubert, qui suivait le parcours sur la rive, l'agrippa. Mais pour Rémi, personne n'y pouvait déjà plus rien.

C'est ainsi que s'amorce une saga pour retrouver le corps de Rémi qui durera pendant 17 jours.

Gustave, le frère de Rémi, avait déjà à plusieurs reprises fait partie de cette compétition et il faisait partie également de la direction de cette course. Donc, il connaissait cette rivière et tous ses obstacles comme le fond de sa poche. Ce soir-là, la rivière était très dangereuse. Les glaces n'étaient pas toutes décollées. Gustave ne se doutait nullement que quelqu'un pourrait embarquer sur l'eau ce soir-là.

Pendant ce temps, tout le monde était à sa petite besogne. Personne

ne se doutait qu'un événement dramatique viendrait bousculer notre bonheur.

C'est Gustave qui fut averti le premier. D'un courage et d'une ténacité remarquable, il se rendit immédiatement sur les lieux, afin de s'assurer que c'était vrai. Déjà l'ambulance, la police et plusieurs bénévoles étaient sur les lieux pour secourir Louis-Paul qui fut conduit immédiatement à l'hôpital. Gustave sans perdre de temps, en luttant avec sa peine et ses émotions, appela ma sœur Rachelle pour qu'elle se rende chez nos parents et qu'elle en informe la famille. Gustave se rendit immédiatement au poste



Rémi Grondin

de pompiers pour prendre des lampes de poche et quelques accessoires qui seraient utiles. Il retourna sur les lieux afin de s'assurer que les recherches commenceraient le soir même. À l'endroit de la tragédie, le niveau de la rivière était d'environ 12 pieds plus haut que la normale et elle débordait dans les pointes jusqu'à un demi mille de large.

Gustave a tout de suite réalisé que c'en était fini pour notre petit frère. La noirceur prenait. Ils étaient environ une trentaine d'hommes sur les lieux et les policiers ont fait comprendre à Gustave que cela ne servirait à rien de poursuivre les recherches. Gustave se rendit chez lui avec quelques amis et les membres de la direction du club des canotiers, afin de discuter des

mesures à prendre pour les recherches qui devaient débiter dès l'aube le lendemain matin.

Personne ne pouvait, ni ne voulait dormir cette nuit-là.

Le lendemain, 17 avril, à 4h00 du matin, il y a déjà 20 hommes sur les lieux pour débiter les recherches. Ils étaient tous confiants qu'avec la clarté du jour ils le trouveraient avant 6h00. Plusieurs hommes s'étaient absentés de leur travail pour participer aux recherches. À la maison familiale, où nous étions tous réunis, sauf mon frère Normand, camionneur, qui était à l'Île-du-Prince-Édouard, nous avions tous les yeux fixés sur l'horloge et les minutes nous paraissaient des heures. Il fallait aussi penser comment procéder pour avvertir les proches. Nous voulions le trouver avant de faire nos téléphones et le temps nous bousculait. Pour nous, annoncer le décès de Rémi était très pénible, mais dire que nous n'avions pas trouvé son corps était une double épreuve.

Les plongeurs de la Sûreté du Québec s'étaient présentés mais ils n'ont pu localiser la victime et ont dû abandonner momentanément les recherches à cause de la glace s'étant à nouveau formée sur la rivière. Ces spécialistes avaient leur méthode de travail et Gustave leur demande, tout en travaillant à leur manière, de suivre un petit peu ses conseils étant donné qu'il connaissait la rivière et ses obstacles et que nous n'étions pas assurés que le corps de Rémi soit dans l'eau; il pouvait aussi être accroché à une branche sur les berges et être repêchable tout de suite. Tandis que nos chercheurs bénévoles arpentaient les berges, les plongeurs se vêtirent de costumes gonflables qui flottaient sur l'eau et du point de départ de la tragédie, ils se laissèrent aller par le courant, dans le but de savoir dans quelle direction le courant allait. Ils expliquèrent à Gustave comment un corps se dirigeait dans l'eau tout en tenant compte du niveau d'eau et de la température. D'après eux, ils étaient persuadés que le corps roulait et se tenait dans le lit de la rivière et ils firent comprendre à

Gustave qu'il était possible qu'il soit déjà assez loin, tandis que Gustave était porté à croire que son corps aurait échoué sur le bord, un peu comme une glace et que quand le niveau d'eau baisserait, on le trouverait facilement. Personne n'avait la certitude. Alors les chercheurs bénévoles se concentrèrent sur la rive, tandis que les plongeurs faisaient le lit de la rivière. Gustave était toujours en communication avec les policiers grâce à un radio-téléphone fourni par ceux-ci.

Il pouvait être possible que Rémi soit pris sous les glaces et que son corps parte avec celles-ci ou bien encore qu'il ait déjà fait un trajet de 10 ou 15 milles en roulant sous les glaces dans le lit de la rivière. Ces cruelles possibilités étaient difficiles pour la famille.

À la maison, l'attente était bien longue mais toute la population de Saint-Gilles était près de nous. Nous nous sentions très bien entourés. Les hommes participaient aux recherches et les femmes étaient soit à la maison pour nous consoler ou à l'église pour prier. Tous les habitants de notre petit village formèrent en quelques jours une grande famille.

Le canot est retrouvé quelques heures après, coincé sous les glaces.

Ainsi les recherches se poursuivaient le jour, la nuit, en tout temps. Ceux qui pouvaient s'absenter de leur travail étaient présents et les autres arrivaient après leur travail et se relayaient. Il y avait toujours approximativement 75 hommes qui participaient aux recherches. Normand, autre frère de Rémi qui avait fait le trajet seul depuis l'Île-du-Prince-Édouard, arriva le soir du 17 avril vers 10h00. Il avait parcouru 12 heures de route à travers ses larmes. Gustave était très heureux qu'il soit là et ils se dirent: à nous deux, nous le retrouverons notre petit frère.

Le matin du 18 avril, Rémi faisait les premières pages de plusieurs journaux et les recherches se poursuivaient. Deux ou trois hommes par embarcation, munis de longues gaffes, piquaient le fond de la rivière; d'autres

avec leur scie mécanique coupaient des branches ou de la glace sur la rive et ce toujours dans le même but. Chacun y mettait tout son cœur et même des personnes âgées longeaient les berges là où c'était possible de marcher.

Une autre journée allait s'écouler sans que la rivière ne rende sa prise.

Les membres de la direction du club des canotiers consultèrent la famille dans le but de prendre une décision à savoir si la course aurait lieu quand même. Rémi aimait tellement ce sport que, par respect pour notre sportif, nous avons pris la décision affirmative. Mais il fallait à tout prix qu'on sorte Rémi de là avant cette date, soit le 28 avril. Il nous restait 10 jours.

Vendredi soir, le 19 avril, tous nos chercheurs bénévoles se retrouvèrent à la terrasse du village, afin de former une grosse équipe pour la fin de semaine (un brin d'espoir s'était glissé dans nos cœurs). Plusieurs volontaires s'étaient offerts pour faire partie de cette équipe. Plusieurs personnes des localités environnantes, amis de la famille, parents, confrères de travail, etc. Nous ne pouvions avoir le service de l'hélicoptère de la police avant le 22 avril, soit le lundi suivant. Il fallait pour retrouver Rémi organiser un plan de recherche méthodique. Ils étaient environ 100 hommes. Des consommations et un buffet étaient préparés par des bénévoles du village. Mes frères formaient des équipes et dirigeaient les hommes soit sur les berges, soit dans le lit de la rivière avec des consignes spéciales pour celui qui aurait la chance de retrouver le corps de Rémi.

Un voyant mentionna qu'on retrouverait le corps dans les prochaines 48 heures. Même si nous n'étions pas tellement fervents des sciences occultes, cette nouvelle nous permit de reprendre un peu notre souffle.

Ce samedi matin, c'était une journée sombre et froide. Il y avait trois hommes par embarcation, celle-ci attachée par de longs câbles qui étaient retenus par d'autres hommes marchant de chaque côté de la rivière afin que les embarcations ne partent avec le

courant. Chaque équipe faisait la rotation. D'autres volontaires avec scie mécanique, hache et différents outils brisaient les glaces ou coupaient des arbres. Les recherches se sont poursuivies jusqu'à la noirceur et toujours rien. Les hommes se sont réunis au port d'attache afin de se ravitailler un brin et aussi pour planifier leur dimanche. Les hommes, malgré le froid, la fatigue et la peine n'avaient pas perdu espoir. Tous s'encourageaient mutuellement.

En ce dimanche matin du 21 avril, le prêtre se rendit au bord de la rivière pour bénir l'équipe de chercheurs et les encourager. C'est incroyable les gens qui se sont déplacés ce dimanche-là et nous étions persuadés que la rivière nous rendrait sa prise. Mais encore une fois, la noirceur apparut et toute l'équipe exténuée a dû abandonner les recherches.

Le 22 avril, l'hélicoptère de la Sûreté du Québec survole les berges. Pour nous encore une parcelle d'espoir. Selon un caporal de la police, après quelques jours d'immersion, le cadavre d'un noyé remonte de lui-même à la surface, à moins que des branches, des pierres ou les méandres de la rivière ne le retiennent en profondeur. Gustave accompagna le caporal à bord de l'hélicoptère. Tout à coup le téléphone sonna et un ami nous mentionne qu'on a annoncé à la radio que le corps de Rémi avait été repéré. Après vérification, l'objet repêché était un morceau de caoutchouc.

Entretemps, on avait installé au pont de Saint-Étienne-de-Lauzon un filet métallique dans l'espoir de recueillir éventuellement le corps de Rémi. Les plongeurs scrutaient inlassablement la rivière espérant pour nous que le miracle se produise.

L'organisation des canotiers décida d'organiser pour le samedi 27 avril une descente symbolique en mémoire de Rémi et en signe de solidarité envers les siens. Ce geste nous faisait chaud au cœur, mais de gros frissons parcouraient nos corps à l'idée que peut-être ces amis passeraient au-dessus de lui, sans le savoir..



Le vendredi, 26 avril, la police décide de mettre un terme aux recherches. Encore une déception, mais nous on ne lâchait pas et nous avons toujours avec nous l'aide et le support de tous les Gillois.

La descente symbolique a eu lieu telle que prévue. Une vingtaine d'équipes ont pris part à l'événement et le tout s'est déroulé dans le plus grand respect.

Le samedi soir 27 avril c'était, comme le voulait la tradition, la messe des canotiers. Le lendemain, le dimanche du 28 avril, sous les nuages et devant 5 000 à 7 000 spectateurs s'est déroulée la 11^e descente de la Beurivage et 54 embarcations ont pris part à la compétition. Le niveau d'eau avait baissé considérablement. Toutes les règles de sécurité ont été observées à la lettre. Les coureurs avaient tous une pensée à la mémoire du disparu.

Les médias du 30 avril titraient: «Rémi demeure introuvable.»

Nous étions tous épuisés et il fallait finir par accepter l'éventualité que peut-être on ne le retrouverait jamais. C'était très difficile à accepter et nous avons mis l'énergie qu'il nous restait pour lui préparer des funérailles pour le samedi 4 mai. Nous sommes allés chez le fleuriste pour qu'un immense bouquet de fleurs soit situé dans le chœur de l'église en l'absence du corps. Cela s'était rarement vu dans notre petite localité.

Au moment où tout le monde était retourné malgré eux à leur quotidien, un résident de Saint-Gilles, monsieur René Boutin, à l'issue de recherches qu'il poursuivait de sa propre initiative, retrouva le corps de Rémi le vendredi, 3 mai 1985, à 1h00 de l'après-midi, presque au moment où sonnaient les cloches pour annoncer les funérailles. Le corps gisait par trois pieds d'eau non loin du lieu de la tragédie. Si les recherches s'étaient avérées vaines jusqu'à ce jour, c'est que le niveau de l'eau atteignait les 8 à 10 pieds et que la saleté ne permettait aucune visibilité. Le corps était en bon état à cause de la température froide de l'eau, à l'exception d'une blessure à

une main. Gustave et les policiers ont repêché le corps qui fut conduit à la morgue pour identification, autopsie et autres formalités d'usage avant d'être remis à la famille le samedi midi. Ainsi, nous avons pu rendre un dernier hommage à Rémi à l'occasion d'un service funèbre célébré le samedi, en présence du corps, contrairement à ce qui était prévu.

Ainsi se termine la saga des recherches de Rémi et à chaque printemps depuis, la Beurivage silencieuse se rappelle, comme une déchirure dans le temps; elle se souvient de ton dernier printemps à l'aube de la vingtaine. Elle se souviendra que tu nous a quittés dans le remous tumultueux du lit de la rivière gonflée de froidure à la veille du grand rassemblement annuel de la descente de la Beurivage.

Ce souvenir nous fait du bien. Et nous avons le goût de le partager, de le dire, de l'écrire pour enfin nous réconcilier avec le tragique destin et tourner enfin la page de notre histoire.

Un merci du fond du cœur à tous ceux et celles qui ont vécu avec nous cette terrible perte qui a fait que ce quatrième mois de l'année a toujours été pour les Gillois un moment où tous nous retournons dans la mémoire du temps et on se souvient encore et encore. »

LE TOUR DE LA PAROISSE, PAR MONSIEUR JEAN-MAURICE DEMERS

Nous avons demandé à monsieur Jean-Maurice Demers de nous faire part de ses souvenirs des gens de la paroisse de Saint-Gilles, au cours de son enfance. Ses propos, recueillis par sa sœur Jacqueline, démontrent une excellente mémoire et dressent une belle photographie de notre paroisse à la fin des années 1930. Nous les reproduisons intégralement pour leur intérêt historique.

« Mes plus lointains souvenirs remontent à 1936. Je me souviens très bien d'avoir vu construire, cette année-là, la maison de monsieur Honoré Parent, voisine de la nôtre, et celle de monsieur Alexis Bilodeau, de l'autre

côté du chemin.

Plus tard, devenu assez « grand pour sortir », j'adorais accompagner mon père dans ses déplacements pour aller commercer. Quel bonheur de partir avec lui dans son petit camion Ford 1931 pour parcourir notre paroisse et les municipalités voisines ! Ce furent pour moi des moments inoubliables qui resteront gravés dans ma mémoire et dans mon cœur.

Si vous voulez bien me suivre, je vous ferai visiter Saint-Gilles dans ce temps-là; je vous présenterai ses gens et je vous indiquerai où ils demeuraient.

Partons du bas de la paroisse. À l'autre bout de la route qui sépare Saint-Gilles et Saint-Étienne, la route Saint-Thomas, communément appelée « route Traîne-Cul », c'est la maison de monsieur Raoul Marois. Il demeure à Saint-Gilles mais travaille à son moulin à scie, à Saint-Étienne, juste de l'autre côté du pont couvert. Reprenons le chemin de Craig. Monsieur Ladislas Croteau demeure ici, au coin du petit chemin menant chez monsieur Gaudias Larochelle. Regardez des deux côtés, vous allez apercevoir les maisons de chez messieurs Alfred Labonté, Henri Têtu, Lucien Marois et son père Wilfrid, Donat Marois, Hercule Têtu, Joseph Béland, l'école de monsieur Albert Châtigny, Pierre (Pit) Châtigny, Hervé Demers, François Montminy, Henri Demers (mon oncle), Aimé Blais, madame Léger Demers (ses enfants Robert, Lucien, Edmond, Anne-Marie), une autre école, la maison inhabitée de monsieur Joseph Demers, chez messieurs Albert Demers, Augustin et Aimé Demers, William (Bill) Taylor, Ludger Lafleur, Anéas Gagné au coin de la route vers Saint-Agapit; aux limites de Saint-Gilles, chez messieurs Victor et Ovide Demers; de retour sur le chemin de Craig, messieurs Gaudias Fournier, Wilfrid Dubosq, Wilfrid Pelchat, les demoiselles Tailleur, messieurs Adélarde et Absalon Tailleur, Edmond Lafleur, Arménias (Ménas) Montminy (le premier barbier qui m'a coupé les

cheveux, maman a conservé cette mèche). Nous voici rendus à l'entrée du village. À notre gauche, un peu éloignés du chemin, les bâtiments de ferme et la maison de monsieur Eusèbe Hamel, achetés récemment par monsieur Roland Montminy. Les deux logements sont occupés présentement par les familles de messieurs Ernest Boutin et Edgard Montminy. Prenons donc tout de suite la rue du Pont: la maison de monsieur Alexis Bilodeau, nouvellement construite, de l'autre côté, les demeures de messieurs Félix Demers, François Baron et Alexis Gagné. Passé le pont Francoeur, la maison et le moulin à scie de monsieur Alfred Béland; dans la cour, il y a aussi la petite maison de monsieur Eugène Lamontagne; en face, c'est chez monsieur Magloire Demers. Revenons sur la rue Principale. Voici la maison de monsieur Honoré Parent, la petite chapelle, chez moi (Maurice Demers), en face, chez monsieur Joseph Grondin et chez monsieur Joseph (à Théophile) Montminy, locataires. Il faut préciser, car je pense qu'il y a trois Jos Montminy dans la place ! La boutique de forge et la résidence de monsieur Arthur Demers; chez messieurs David et Benjamin Demers demeurent de l'autre côté de la rue. Après monsieur Arthur Demers, chez monsieur Joseph Martin et madame veuve Eusèbe Hamel. Dans la petite rue arrière, madame Philiat Turgeon, la résidence et la boucherie de monsieur Gaudias Aubert; en avant de chez monsieur Gaudias, la maison de monsieur Joseph Aubert, son frère, avec, en arrière de la boucherie, sa manufacture de portes et châssis. Continuons sur la rue Principale: ici, c'est monsieur Cléophas Delage, puis la maison et le garage de monsieur Antonio Montminy où l'on trouve la seule pompe à gazoline de la paroisse, mademoiselle Alice Tardif, un autre Joseph Montminy (dit « Jos la Bosse »), chez monsieur Félix Dubosq, oncle Georges Demers (la seule maison de briques de Saint-Gilles), chez monsieur Arthur Aubert (ils ont un magasin), chez monsieur Azarias Montminy, puis chez

grand-père Nazaire Demers, l'hôtel de la place avec le bureau de poste et le magasin général, chez messieurs Arthur Drouin, Alfred Demers, madame Napoléon Bilodeau, oncle Jean-Baptiste Demers et son fils Émile, monsieur Émile Boutin, cordonnier et barbier. On arrive chez monsieur Alphée Demers, cousin de papa, plus loin la résidence et l'usine de portes et châssis de monsieur Arthur Delage.

Mais nous n'avons pas fini de faire le village: après monsieur David Demers, c'est la maison de monsieur Léonidas (Adas) Montminy, habitée par chez monsieur Arsène Montminy et par madame veuve Philippe Lafleur, puis la maison et la boutique de monsieur Onésime (Pit) Tardif, charron. Nous sommes rendus à la grande école du village, ensuite c'est chez monsieur Albert Lafleur, messieurs Xavier Delage et son fils Alfred. Dans la petite rue à côté, il y a la beurrerie à l'autre bout. Ensuite, chez monsieur François Tailleur, boulanger (je pense que deux morceaux de pain coûtent 10¢), chez monsieur A.G. Montminy avec le magasin général, la Banque Provinciale et le seul téléphone de la paroisse, chez monsieur Valère Bolduc, puis le réservoir à eau de grand-père Demers qui dessert quelques résidences des alentours. Vous voyez l'église et le presbytère, monsieur le curé se nomme Joseph-Eutrope Bouchard. On arrive chez monsieur Alphonse Gagné, dans la rue arrière, c'est la maison de madame Arthur Côté et sa famille, ensuite madame Xavier Demers et sa fille Marie-Ange (petit à Manda), chez monsieur Jérémie Baron, dans l'autre loyer, monsieur Philiat Montminy et son fils Alfred (Freddy).

J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués ? Moi un peu.

On continue sur la rue Principale, on arrive chez monsieur Samuel Aubert puis chez messieurs Georges Demers, Augustin Delage, madame Ramsay, monsieur Joseph Lemieux, mademoiselle Anna-Marie Drouin, institutrice. Une autre petite chapelle,

chez monsieur Rosaire Guillemette, monsieur Alphonse Audet. Sur le cap, c'est la maison de monsieur Albert Bilodeau et, pour finir, la grande maison de monsieur Georges-Henri Côté.

Passé le village, direction Saint-Patrice, nous arrivons chez monsieur Matthew O'Doherty et ses fils Joseph et Lewis, ensuite ce sont les maisons de messieurs Joseph Veilleux, Samuel Veilleux, Alfred Bernier, Alfred Grondin, Pierre (Pit) Gagné (mademoiselle Claire, messieurs Gilles et Alexis), Joseph Parent, Richard Delage et en face de la route Sainte-Agathe, le cimetière protestant, monsieur Édouard Hamel, monsieur George O'Hurley, père de Raymond marié à tante Charlotte, monsieur Robert Crane, messieurs Thomas et Philip Chadwick, miss Blanche et miss Florence Chadwick, monsieur Joseph Aubé, l'école du rang, chez messieurs Placide Vaillancourt, Edmond Delage, Joseph Audet, Aimé Drouin, Gaudias Hamel, l'ancienne maison de monsieur Arthur Drouin et la dernière maison de Saint-Gilles, chez monsieur Auguste Grondin. La maison suivante est située à Saint-Patrice et c'est la maison de mes grands-parents Sylvain.

Nous allons retourner, pas loin c'est la route menant à Saint-Narcisse. Nous y voilà ! Traversons le pont Devlin, ici c'est chez monsieur Alfred Hamel et le rang Saint-Antoine qu'on appelle le rang des Hamel. La première maison, c'est chez monsieur Samuel Montminy, ensuite messieurs Jean-Baptiste Hamel, Clovis Hamel, Eugène Boulay (autrefois monsieur Ovide Hamel), monsieur Narcisse Hamel, monsieur Paul Fortier (avant monsieur Wellie Hamel), monsieur Élias Hamel. L'école est au coin du chemin qui va chez monsieur Alexis Delage; à l'autre bout, c'est chez monsieur Pierre Delage.

Maintenant, rendons-nous au rang Saint-Pierre sud. La première maison est celle de monsieur Eugène Delage, ensuite messieurs Théodore Bailargeon, Léandre Montminy, Gédéon Montminy, son frère monsieur Arthur



Montminy, l'école, messieurs Théophile et Ovila Montminy; sur l'ancienne terre d'oncle Joseph Boutin, c'est monsieur Joseph Fournier, ensuite chez monsieur Eugène Boutin, ses parents, tante Emma et oncle Joseph demeurent là aussi. La terre appartenant avant à monsieur Tailleur est ici, il n'y a personne pour le moment. Au coin de la route pour le Bras nord et le Bras sud, c'est chez monsieur Joseph Roy, plus loin, chez messieurs Arthur Gagné, Georges Dubosq, Léon Jolicoeur. Allons au Bras sud. Voici chez monsieur Edmond Ferland, ensuite la terre de monsieur Louis-Joseph Gosselin, personne n'habite là dans le moment, chez monsieur Daniel Shallow, monsieur Joseph Gosselin et sa famille.

On traverse le pont pour aller au Bras nord. Tout de suite après, c'est chez monsieur Joseph Lacasse, monsieur Aimé Fortier (père de Simon),

messieurs Émile Bilodeau, Albert Boyle, Adélarde Demers, Louis Boyle, madame Hamann et sa famille, sur la terre de son beau-frère monsieur Nicolas (Nicklas) Gorman, messieurs Edward Daly, Prudent Montminy (son fils Joseph, le 3^e du nom à Saint-Gilles), Louis Demers, l'école du rang, messieurs Willie Chabot, Adélarde Bilodeau, Joseph Bilodeau (père de Raymond), Joseph Morin, Wilbrod St-Hilaire, Héliodore Tardif (père d'André), Joseph Demers (à Georges), Isidore Demers et son fils Armand.

On achève notre tour de la paroisse. On revient au rang Saint-Pierre nord. Messieurs Eusèbe Picard, Nérée Guillemette, Frédéric Baillargeon, Nicolas Montminy, la ferme et le chalet de monsieur Edmond (à Philippe) Lafleur, monsieur Zéphirin Boutin et monsieur Amédée Berthiaume.

Bon, nous voici au rang Sainte-Anne. Au coin de la route, le chalet

appartient à monsieur Arthur Demers. Traversons le pont couvert. On arrive chez monsieur Alcide Bilodeau (fils de Philias), à droite et à gauche, c'est chez monsieur Théophile Bilodeau. Ensuite, c'est chez monsieur Alphonse Hallé, chez monsieur Philippe Laflamme (frère de madame Bernier). De l'autre bord de la rivière Malbrough, l'école du rang, puis chez monsieur Hilaire Bélanger, monsieur Donat Audet, monsieur Robert Blouin (sur l'ancienne ferme de monsieur Philias Montminy), monsieur Napoléon (Paul) Flamand et dans la même maison, dans un loyer, monsieur Aimé Nadeau. Monsieur Zéphir Lavoie demeure sur l'ancienne terre de monsieur Jérémie Baron, son beau-père. Monsieur Lajoie vit avec la famille. La terre suivante appartient maintenant à monsieur Henri Goulet.

La visite est terminée ! J'espère qu'elle vous a plu. »

